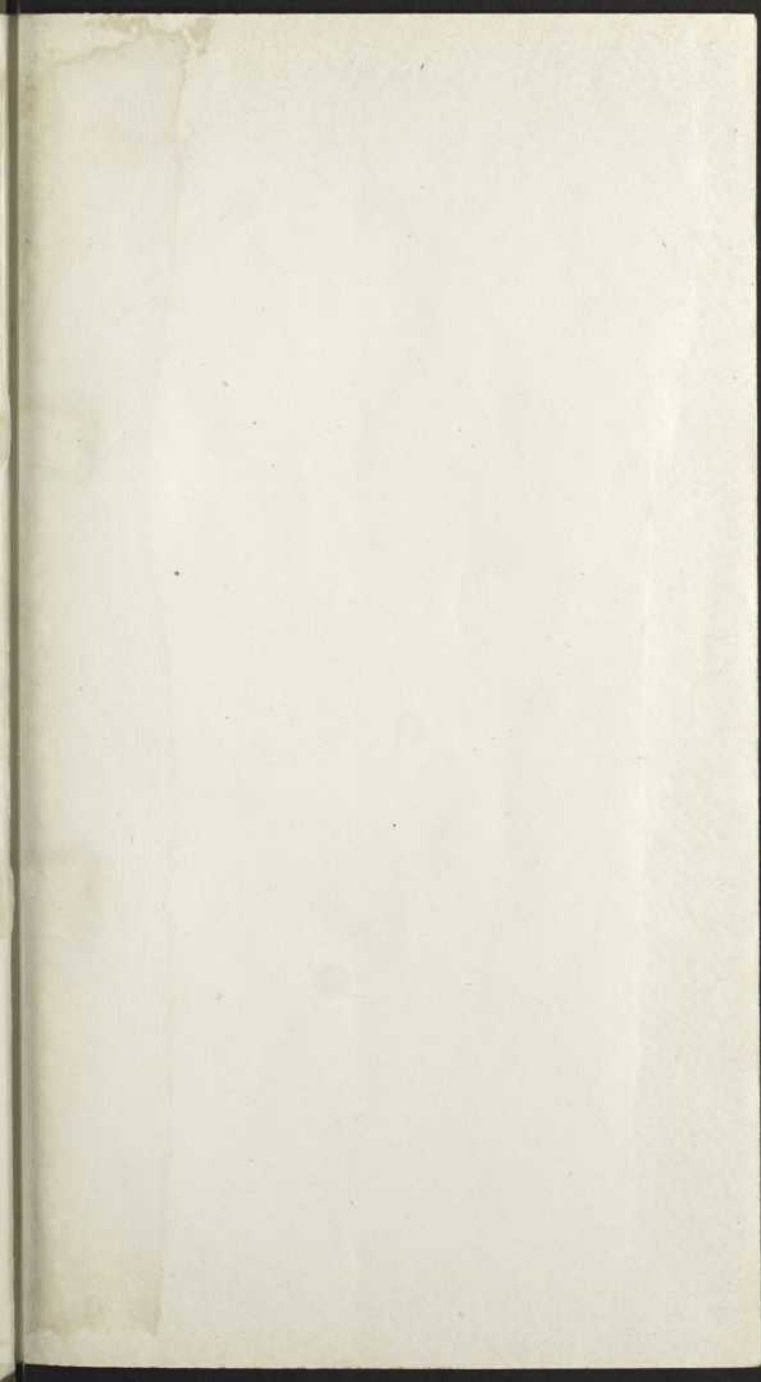


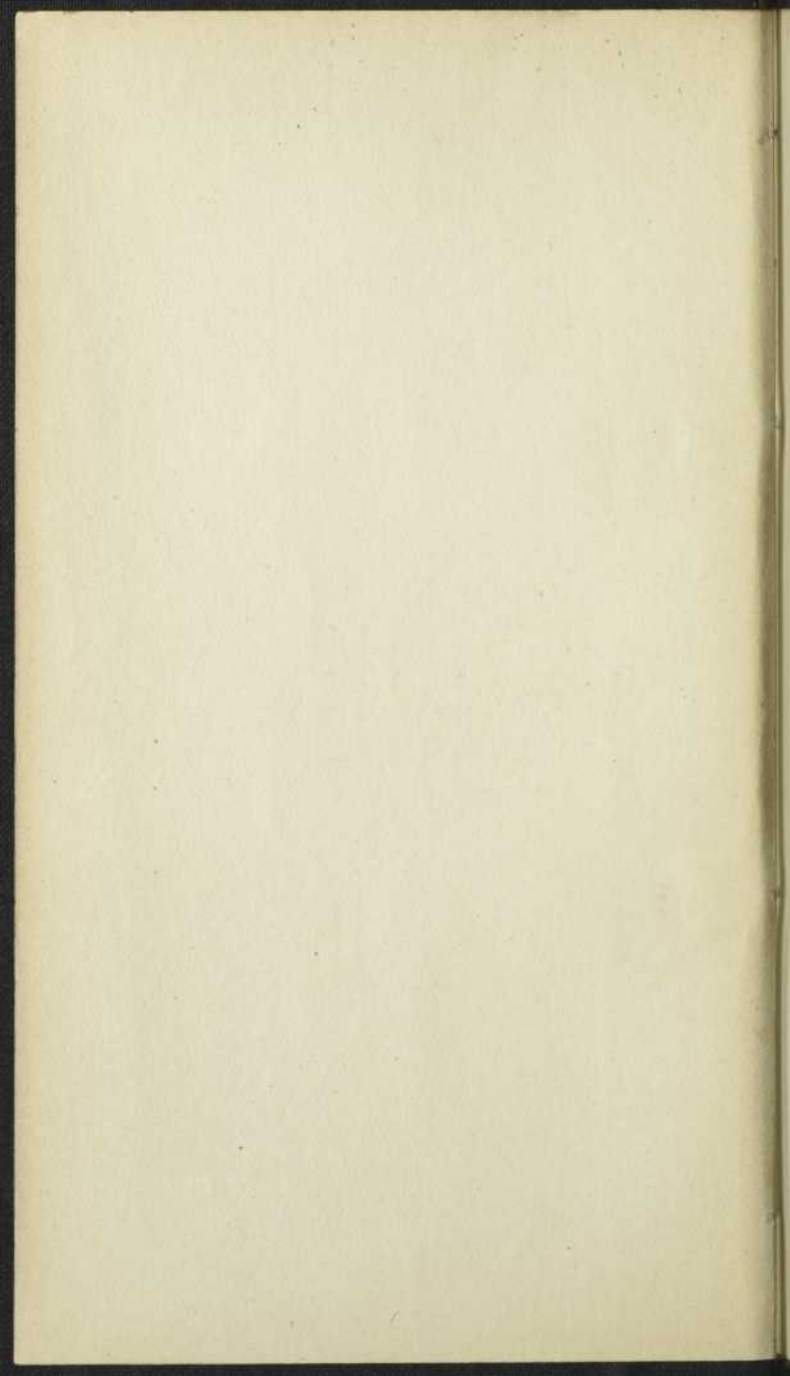
LA MONTAGNE-BAUREGARD

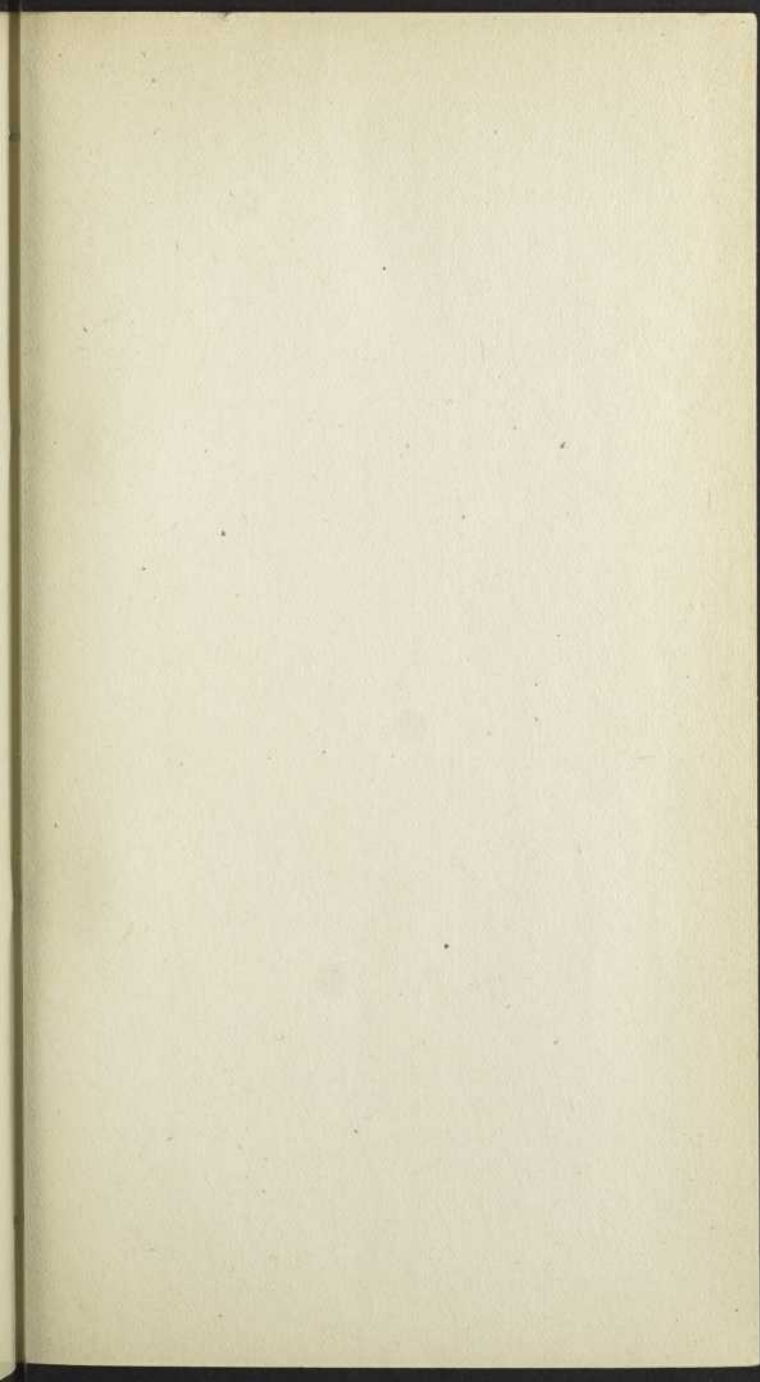
**LEGENDES
GASPESIENNES**

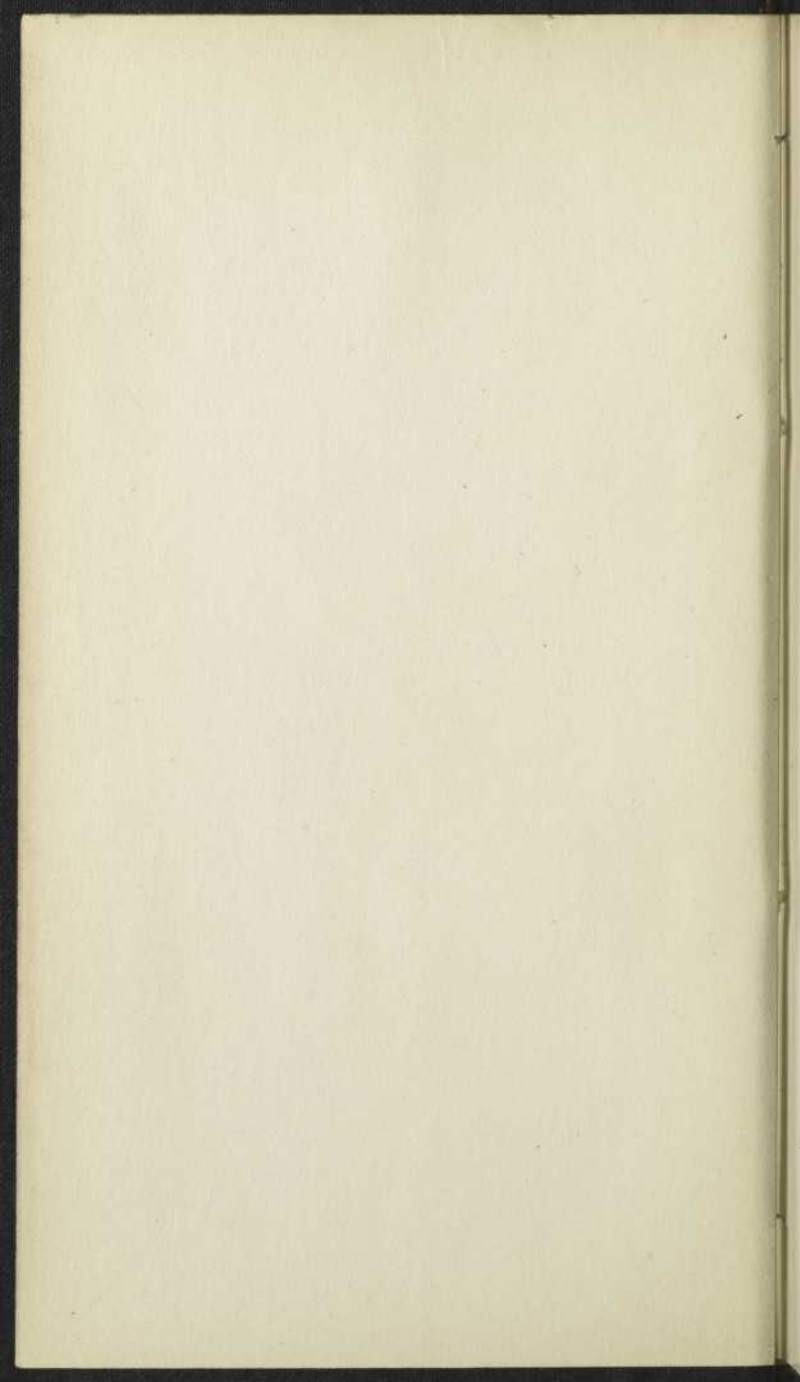












BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE

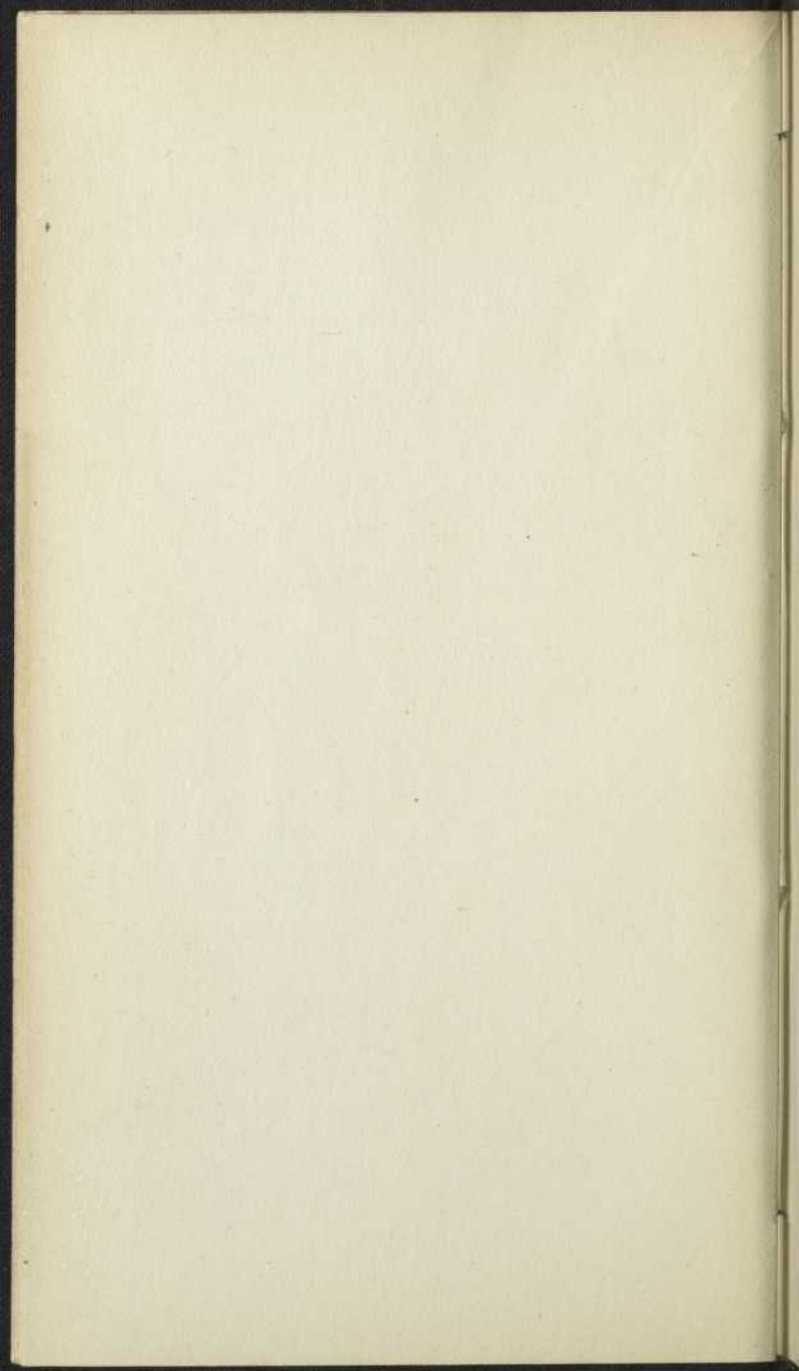


COLLECTION DOLLARD

Droits réservés. Canada 1927, Copyright U. S. A. 1927
par LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée, Montréal

N° 334 B

LÉGENDES GASPÉSIENNES



BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD

LÉGENDES GASPÉSIENNES

RÉCITS EN PROSE
AVEC ILLUSTRATIONS DE L'AUTEUR



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
430, Rue S^t Gabriel
1927





IVON LEFRANÇOIS.

C'ÉTAIT, il y a trente ans, dans un village de la péninsule gaspésienne. Village pauvre, terne, aux toits gris comme du brouillard. Une cinquantaine de maisons en tout, maisons basses à toit pointu, bâties proche à proche sur une pointe qui s'avance de quelques arpents dans la mer. De hautes montagnes s'élevaient en arrière, montagnes couvertes de forêts noires qui paraissaient inaccessibles aux pas des hommes.

Une grève sablonneuse s'étendait à perte de vue, une grève blonde parsemée de troncs d'arbres morts et de squelettes de vaisseaux abandonnés. En avant s'étendait le golfe bleu, mer immense où se croisaient les barges des pêcheurs. Ces barges solides comme

des bâtiments, se ressemblaient toutes par la forme ; certaines différaient par les voiles. Ces voiles étaient de différente teinte, les unes unies et grises, les autres rapiécées de toile disparate, offrant le spectacle le plus pittoresque... Un air salin, pesant, mêlé d'odeurs de varech soufflait toujours dans cet horizon que de nombreux goëlands rayaient de leurs ailes d'argent. Sur la grève, des herbes longues et salées, rudes au toucher et à l'œil, poussaient par touffes, en sauvages bouquets ...

Baptiste Lefrançois revenait tous les soirs de la pêche avec son fils Ivon. Ils rapportaient sur leur dos lignes et filets. Du pas lourd mais sûr des marins, ils s'en allaient vers la pauvre maison où toute la famille les attendait. C'était une maisonnette basse, aux vitres enfumées, où il fallait allumer la lampe avant le soir. Des poutres inégales soutenaient le plafond. Une grande table de bois brut se tenait près d'une très petite fenêtre, et le mur mal joint était couvert de linges suspendus à des clous, d'habits noirs suintant le sel, de fusils et de fanaux rouil-

lés. Une forte odeur de saumure se dégageait de toutes ces choses.

Quand ils étaient affamés ils se mettaient à table et mangeaient. Ensuite, ils allaient préparer la morue pour la vendre. La masse de poissons aux claires écailles était jetée sur le sable. Cela faisait une chose brillante comme du soleil lointain, comme des feux de lune sur la vague... Les enfants et les femmes venaient à leur aide. Les morues, une par une, étaient ouvertes, vidées, lavées. Puis, quand tout était fini, Ivon chargeait les paniers et les portait chez le marchand pour les vendre.

Ce marchand se nommait Levac. Il était veuf et n'avait qu'une fille qu'on appelait *la Louise*. C'était une jolie brune qui frisait la trentaine. Courte, de bonne taille, vive et légère, elle allait et venait aux côtés de son père, en souriant d'un sourire éternel. Ses yeux étaient vifs, et sa voix, pleine de douceur et de souplesse, avait un charme incomparable. C'était la *demoiselle* du village, la seule femme pour laquelle les pêcheurs enlevaient leur chapeau en

la saluant. Elle était aimable et bonne, s'intéressant au sort de chacun, les félicitant et les taquinant sur le succès ou l'insuccès de leur pêche, et jamais elle ne manquait de faire voir à Ivon qu'elle le considérait comme un pêcheur adroit.

Chaque fois qu'il arrivait avec une nouvelle charge, elle lui disait de sa voix adorable en le regardant dans le fond des yeux :

— Toujours le premier ! Vous avez encore la plus belle pêche de la marée. C'est beau cela, Monsieur Ivon, c'est beau !...

Elle s'attardait à le regarder, car c'était un beau gas cet Ivon Lefrançois. Il avait les traits des plus réguliers, un visage doux comme les images des saints et des yeux profonds comme la mer. Un garçon robuste aux vingt ans rayonnants, à l'âme vaillante et candide. Avec cela un beau caractère, une humeur toujours égale, des lèvres toujours prêtes à sourire. Et la Louise, de son œil ardent, cueillait le sourire du jeune homme qui l'aimait...

Ivon Lefrançois nourrissait un secret

amour pour la Louise. Il l'aimait de toute l'ardeur de son âme. Il l'aimait avec l'énergie, la fièvre, la fermeté dont on aime à l'âge où le cœur, entrant subitement dans la vie, croit à la possibilité de toutes les espérances, à la réalisation de tous les rêves. Il n'avait osé parler à personne de son amour. Il était certain d'avance que le Père Levac, qui était un homme fier, ne donnerait jamais sa fille à un pêcheur. Mais il finit par s'apercevoir qu'il ne déplaisait pas à la Louise. Alors, mû par l'audace des hommes habitués à la rude existence du large et poussé par cette force que l'amour donne même aux âmes les plus faibles, il prépara en silence ses projets d'avenir, et un soir, s'approchant, tremblant et timide, il dit bas à la Louise :

— Mademoiselle Louise, je vais partir pour les chantiers, là-bas, dans le lac Saint-Jean. V'la l'automne, la pêche achève. Puis la pêche ça donne pas gros d'argent. Je vais partir, puis quand je serai riche je viendrai et on se mariera tous les deux »... Il dit cela moitié sérieux, moitié rieur, mais son cœur

battait très fort sous sa grosse blouse de toile bleue... La Louise rougit. Ses yeux étincelèrent comme le flot qui bat les falaises de Gaspé. Et de sa voix mélodieuse, de cette voix divine qui l'avait toujours remué jusqu'au plus profond de l'âme, elle répondit doucement :

— Je dis pas non, Monsieur Ivon. Vous savez, y en a pas d'autre comme vous, y en a pas d'autre »... Et d'un geste spontané, elle lui tendit sa main qu'il garda longtemps dans la sienne.

Il partit le lendemain pour les chantiers. Il fut envoyé avec un grand nombre d'autres dans une forêt du lac Saint-Jean où le bois était si épais qu'on ne voyait rien à travers.

Le froid était grand et l'ouvrage était dur. De bonne heure la neige se mit à tomber. Elle tomba durant plusieurs jours et à plusieurs reprises. La forêt fut comme ensevelie sous la neige. La cabane où les hommes se retiraient n'avait plus de forme, et son toit en pignon semblait perdu dans la froide blancheur où tout disparaissait. Ivon fut pris de dégoût pour cette forêt



Il fut envoyé dans une forêt du Lac Saint-Jean où le bois était si épais qu'on ne voyait rien à travers...

impénétrable où l'ombre se faisait de plus en plus épaisse. Les pins séculaires, les érables, les sapins et les saules ployaient sous leur manteau de neige. Des murailles de neige s'élevaient partout. Ivon suffoquait. Il lui semblait que l'air manquait, qu'il allait étouffer dans ces bois sans issue. Il lui fallait l'horizon, l'immensité, la mer qui s'étend à perte de vue. Aussitôt l'hiver fini, il se rendit à Québec où il s'engagea comme homme d'équipage à bord d'un bâtiment faisant le transport de marchandises en Angleterre.

Il commença alors une vie nouvelle, vie d'aventures et de misère, dans laquelle il souffrit cruellement. Mais quand il pensait à la Louise le courage lui revenait. Elle était l'étoile, le phare lumineux que nul orage ne peut obscurcir. Partout son image brillait devant ses yeux comme le mirage qui fait voir de loin au voyageur le pays enchanté vers lequel tous ses rêves se tendent. Les semaines, les mois et les années passaient. Les effrois de la vie en pleine mer, les horreurs de la tempête, la longue monotonie des jours de

brume, les ballottements durant des semaines sur une mer sans cesse agitée, il connut toutes ces angoisses, toutes ces horreurs. Bien des fois, durant les affreuses tempêtes, il vit la mort de près. Le vieux brick, fatigué de ses longs voyages, geignait sous la violence du vent. Les drisses sifflaient, le beaupré craquait, et souvent la misaine creva comme une bulle de savon. Les hommes, craignant d'être emportés par la vague, s'attachaient aux mâts avec des cordages. Ivon passa ainsi de longues nuits, glacé jusqu'aux os, presque mort d'épouvante et de froid.

Mais il ne cessait de penser à *la Louise*. A travers le vent qui faisait rage, il la voyait qui lui souriait, il l'entendait qui lui parlait, de sa voix adorable... Il allait joyeusement au supplice comme les martyrs qui, transportés d'amour, marchaient les yeux fixes, les bras tendus vers la souffrance, gage d'éternelle joie...

Il revint au bout de dix ans avec une petite fortune. Aussitôt de retour au village de son enfance, il courut, fou de joie, ivre d'amour, vers la maison

de *la Louise*. Le père Levac n'était plus là ; le commerce avait changé de main. Comme il allait s'informer, il entendit une voix qui disait :

— « La Louise ? Elle est morte il y a deux ans, six mois après son père »... Ivon Lefrançois jeta un cri de douleur : « Morte ! Elle est morte ! » s'écria-t-il. Il tomba sur une chaise, la tête dans les mains, et son désespoir s'exhala en longs sanglots, qui ressemblaient au bruit du vent dans les cheminées... Sa plainte montait et descendait, comme la voix de l'ouragan qui hurle sur les falaises... Il se lamenta ainsi toute une nuit, errant sur la grève comme un fou...

Depuis, personne ne l'a revu. On crut qu'il s'était jeté à la mer. Et même, plusieurs vieux de ce temps là affirment que l'on voyait parfois, sur le fleuve, par les soirs de brume, une étrange lumière... C'était l'âme du pauvre Ivon Lefrançois...



LA LÉGENDE DE LA PETITE SŒUR ANNE.

PAR les soirs d'automne, quand le vent siffle et se lamente autour des cheminées, oh ! comme les petites filles au visage attentif aiment écouter de la bouche des grand'mères les légendes du temps passé ! — « Encore une histoire, grand'mère ! » Elles disent cela toutes ensemble, d'une voix claire et chantante comme la source d'eau pure qui coule dans la fraîcheur des bois... Et la douce grand'mère se recueille, se penche avec amour sur les années enjuies... Et de ses pauvres lèvres fanées tombent les légendes jolies qui font la joie des petites filles, tandis, que le vent d'automne siffle et se lamente autour des cheminées...

Autrefois, dans une belle région du bas Québec, auprès d'une route accidentée longeant la mer, s'élevait un joli couvent de pierre grise dont la

cloche charmeuse, du haut de son clocher à jour, tintait doucement l'angélus dans la paix des soirs. Une longue chapelle montrait ses larges vitraux tout inondés de soleil, et la route poudreuse où sont les lointains inconnus, touchait au grand mur de ce couvent. Aux alentours s'étendaient les riches plaines, les bois ombreux et les exquis petites savanes toutes parfumées et bruissantes de cris d'oiseaux...

C'est là que vivait la petite Sœur Anne, surnommée « la Sainte de la Communauté ». C'était un ange terrestre, un de ces êtres privilégiés qui semblent choisis par Dieu et bénis, et dont toute la vie laisse après elle un parfum impérissable. Son visage angélique avait quelque chose de divin, et son sourire était rayonnant comme le soleil lui-même. Elle se penchait sur toutes les souffrances, partageait son pain avec les pauvres, et ses mains s'ouvraient sans cesse pour faire le bien.

En outre des durs travaux qu'elle faisait de préférence, la petite Sœur Anne était préposée aux soins de la chapelle. C'est elle qui plaçait les fleurs

rustiques et les cierges près du Tabernacle. C'est elle qui versait l'huile dans la lampe du sanctuaire, et qui préparait l'encens pour le Saint Sacrifice de la messe.

Tous les matins, levée avant l'aube, elle étendait sur l'autel la nappe soyeuse tissée d'or, disposait les candélabres aux fines ciselures, allumait les cierges, déplaçait l'étole et la chasuble. Ses mains blanches et pures mettaient tout en ordre, prêtaient aux plus humbles choses une beauté nouvelle et illuminaient tout ce qu'elles touchaient. On aurait cru qu'elle avait des ailes, tant elle était vive et légère, et tant ses pas étaient silencieux dans les blancs corridors...

Hélas ! tous savaient que son père était un mécréant, un vieillard impie que n'allait jamais à l'église et injurait les choses saintes. Longtemps, il avait refusé à sa fille la permission d'entrer au couvent, mais, peu à peu, devant la patiente douceur de son enfant, il s'était adouci, puis à la fin, il lui dit : « Vas-y donc puisque tu le veux, mais promets-moi de sortir du couvent et de

venir me soigner quand j'aurai besoin de toi ! » La jeune novice avait promis. Cette âme sublime ne craignait rien ; elle attendait tout de Dieu.

Or, un jour, la nouvelle lui vint que son père, malade, la demandait. Elle avait promis, il fallait tenir sa promesse. Mais comment passer outre aux règles de la Communauté, et qui donc prendrait soin de la chapelle durant son absence ? Éperdue, toute en pleurs, elle courut se jeter aux pieds de la Madone, dans un coin du sanctuaire où ses mains pures entretenaient nuit et jour de tremblantes lumières. Elle joignit les mains, suppliante, et resta longtemps en prière devant la blanche statue de la Vierge.

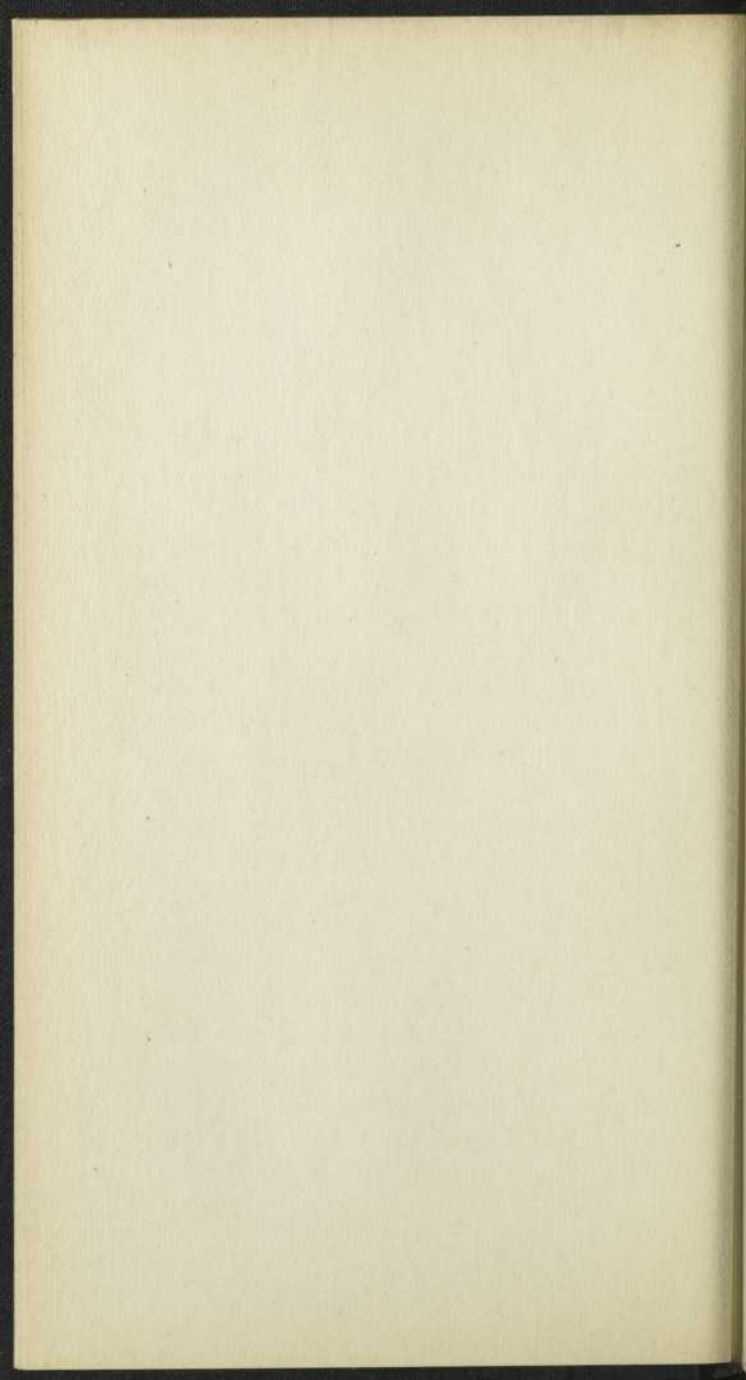
Nul n'entendit les paroles qui s'échappèrent de ses lèvres, et nul ne vit les regards ardents qu'elle éleva vers la Mère du Ciel, mais elle partit au secours du moribond, et sa tâche journalière s'accomplit dans le couvent par un miracle divin. Tous les matins, à l'heure de la messe, les religieuses, émerveillées, virent la Sainte Vierge elle-même, cachée sous le voile monastique, accomplir la besogne de la petite Sœur

Anne. Avec des mains infiniment belles, avec des gestes infiniment doux, elle allumait les cierges et les luminaires, plaçait sur l'autel les candélabres aux reflets d'argent, et déployait l'étole et la chasuble où sont brodés en fil d'or l'agneau pascal et les blonds épis de blé...

Durant trois grandes semaines, la mère de Dieu daigna remplir les humbles fonctions de sacristine, et quand la petite Sœur Anne revint au couvent, elle ne parut nullement surprise d'un tel prodige.

Après ce miracle, la douce religieuse fut regardée par tous comme une sainte, et le peuple tout entier l'entoura d'une profonde vénération...

— *Voilà la légende finie, disait l'aïeule. Et les petites filles au regard attentif demandaient encore une histoire, de cette voix claire et chantante qui ressemble au murmure de la source coulant dans la fraîcheur des bois... Mais hélas ! les fines lèvres se sont tues ; la grand'mère n'est plus. Les petites filles, devenues femmes, n'écoutent plus les légendes jolies, et le vent d'automne siffle toujours et se lamente autour des cheminées...*





LA DAME AUX CAPUCINES.

LA route serpentait, brune et chaude, couverte d'un petit sable roux, dans les hautes montagnes coiffées de sapins à l'épais enchevêtrement. Ces régions gaspésiennes, encore à demi boisées d'arbres magnifiques, sentent partout la sève et les herbes humides. L'air était pur. C'était un de ces clairs après-midis de septembre où l'atmosphère semble saturée des senteurs étranges de moissons et de feuilles séchées. Les nuages, blancs et floconneux, gonflés comme des voiles, passaient avec lenteur au-dessus des forêts sombres, se confondant avec le vol des gros oiseaux sauvages qui planent sur les cimes majestueuses. La route s'élançait dans les terres, s'enfonçait dans les bois, et c'était d'un bout à l'autre un superbe déploiement de paysages accidentés.

Le curé de C. se promenait en voiture, ce dimanche-là avec son ami, le curé de S., venu d'une paroisse voisine pour lui rendre visite. Le léger « quatre-roues », bien reluisant et souple, était attelé à un jeune cheval noir, qui avait bon train et belle figure. Le vent était chargé d'odeurs de bois et de plaines. Et les deux amis se laissaient aller au plaisir de la promenade en causant et en jetant des regards charmés sur la majesté des paysages d'alentour.

Le curé de C. était grand et maigre, nerveux, mais toujours souriant, le front marqué de ces rides particulières qu'ont les penseurs et les hommes coutumiers des luttes intérieures. Curé de ce village gaspésien depuis de nombreuses années, il en connaissait bien toutes les routes et tous les foyers. Aucun visage, parmi les grands et les petits, ne lui était étranger. Quand il passait à pied ou en voiture, ceux qui le rencontraient le saluaient avec vénération. Tous l'aimaient. Il était le vrai prêtre, celui qui n'a pas de famille, mais qui est le père de tous. Pasteur véritable, il était par vocation apôtre

et colonisateur. Il facilitait les mariages, encourageait les familles chargées d'enfants, et cherchait à retenir les gens sur leurs terres. Quand il entendait dire qu'un jeune parlait de partir pour les fabriques d'Amérique, il le faisait mander à son presbytère et lui disait doucement : « Écoute, mon garçon, tu ne seras pas plus heureux ailleurs, sois-en sûr. L'argent est dur à faire partout. Reste encore un an sur la terre, tu verras, ça va bien aller, tu seras content... » Et le jeune homme restait, devenant un solide bûcheron et parfois un « habitant » prospère.

La voiture avançait toujours sur la route blonde, tantôt longeant les terres dont le grain était presque mûr, tantôt passant dans la forêt aux arbres touffus qui forment dôme. Parfois une perdrix surprise s'envolait d'une branche à l'autre, ou bien un cri d'épervier traversait l'air. Le soleil, jouant dans les feuilles, en faisait surgir une pluie de rayons. Ici, c'était la chanson d'une fraîche rivière, là le murmure d'un ruisseau sur les cailloux... Par intervalles, dans les pentes et sur

le haut des côtes, « la mer » — le golfe Saint-Laurent — apparaissait, infinie, immense et lointaine, semblable à quelque grand désert bleu dont on ne percevrait que de très fuyantes fumées...

Les maisons se succédaient, les unes grandes, les autres petites, toutes maisons de bois à toit pointu, flanquées d'un jardinet ou d'un parterre aux riantes couleurs. Une clôture de pieux séparait les terres entre elles, et souvent on voyait, soit près des maisons ou dans les recoins plus éloignés, par-dessus cette rustique clôture, on voyait des rosiers sauvages ou des lierres se rejoindre et s'embrasser...

Les promeneurs étaient arrivés au tournant de la route, où le chemin laissant la région silencieuse des sombres montagnes redescend vers le village et l'église. Le long clocher s'élevait au-dessus des savanes aux vertes dentelles... Ils passèrent alors devant une grande maison, blanchie à la chaux, simple d'apparence, mais combien gaie et jolie avec son toit retombant en parasol et sa floraison de capucines qui s'étendaient tout autour ! Car en avant

de cette maison, ainsi qu'en arrière, sur les murs de côté, grimpant avec profusion partout, encerclant le perron, décorant le seuil, il n'y avait que des capucines. Ces jolies petites fleurs, faites en cloches, d'un rouge vif teinté de jaune, semblaient jeter des lueurs dans l'air et illuminer le proche horizon. De loin cela ressemblait à quelque coucher de soleil en flammes...

— Nous sommes chez la « Dame aux Capucines », dit le curé à son ami. Nos gens l'ont surnommée ainsi à cause de sa prédilection pour cette fleur. Voilà vingt ans, je crois, qu'elle demeure ici. Elle est la fille d'un vieux médecin de Montréal.

— De Montréal ?

— Oui, de Montréal. Vous êtes aussi surpris que je le fus moi-même... C'est une simple et charmante histoire que la sienne. Tenez, je vais vous la conter telle qu'elle me l'a contée elle-même l'année dernière, quand elle me fit appeler pour un de ses fils gravement malade. Je passai toute une journée près de l'enfant mourant et de sa mère en pleurs. Vers le soir, le malade prit du

mieux, et cette femme me fit alors le simple récit que je vous répéterai avec la plus grande exactitude. Je ne crois pas en avoir oublié un seul mot. Donc, écoutez l'histoire de la Dame aux Capucines » :

— Mon Père, dit-elle, pratique depuis longtemps la médecine à Montréal, et c'est là que je suis née. Mais la famille de ma mère se trouve dans une des plus belles paroisses de la vallée de Matapédia. J'y ai passé une grande partie de mon enfance, auprès de ma grand'mère, une petite vieille toute mignonne et jolie, aussi intelligente que bonne. Elle vivait là avec deux de ses fils, puis sa bru et leurs enfants. C'était le bien paternel. La terre était immense et la maison ressemblait aux vieilles demeures seigneuriales. Elle était longue et basse, avec une galerie tout le tour et des lucarnes à petit pignon. A l'intérieur tout était grand et spacieux. Au bout de la cuisine se trouvait une large cheminée de pierre grise. C'est là, près du feu qui brille et qui réchauffe, que ma grand'mère me prenait sur ses genoux et me contait toutes sortes

d'histoires... Je vois encore son fin visage et ses yeux clairs, tout illuminés des lueurs de la flamme. Comme je la trouvais belle et comme je l'aimais ! Sa voix était d'une douceur incomparable et je l'écoutais toujours avec une joie nouvelle.

Le séjour chez ma grand'mère était pour moi le paradis. Dès que je revenais chez mon père, j'étais hantée et troublée par mes souvenirs. Le vert de l'herbe, le bleu du ciel, l'immensité des champs, tout cela m'était nécessaire comme de manger et de dormir. La ville me semblait une prison où je ne pouvais ni courir ni m'ébattre... Je devenais triste, maussade, presque sans joie et sans pensée. Alors, mes parents, très inquiets, me renvoyaient à ma chère maison des champs. Là, c'était la liberté à travers la plaine, les courses dans les buissons et les ravins, la recherche des nids d'oiseaux dans l'épaisseur des feuilles, l'eau pure des sources qui tombe de nos mains en gouttelettes... J'allais avec grand'mère donner leur ration de grain aux poules. Nous leur jetions le blé à poignée dans l'her-

be... Ces têtes grouillaient, sautaient autour de nous, cela nous montait sur les jambes, et la coiffe de grand'mère volait au vent... Je dénichais les œufs dans le poulailler. J'allais aux champs avec les hommes, je suivais les glaneuses de petits fruits dans la savane. L'hiver j'allais avec ceux qui tendent des pièges aux lièvres dans les buissons les plus proches, et le soir nous glissions tous ensemble sur la neige blanche qu'éclaire la lune... Mais ce que je préférais ce sont les jeux dans la grange. Oh ! le plaisir de jouer dans le foin, de sauter de poutre en poutre, de fenil en fenil, d'enfoncer jusqu'au cou dans la paille fraîche et de s'en faire un lit parfumé ! Des senteurs inconnues s'échappaient du foin séché. Une poussière d'or s'en désagrégeait, et cela dansait devant mes yeux comme une mystérieuse pluie d'étoiles... Dans la saison des longs soirs, on y retournait après souper, jusqu'à la nuit. A travers les fentes du toit, je voyais poindre une à une les étoiles. Puis la lune se levait à son tour, faisant des lumières et des ombres, créant des profondeurs, creu-

sant des grottes, dressant des tours mystérieuses... Et cette grange, vieille et délabrée, me semblait le château le plus merveilleux qu'aucune fée n'a jamais imaginé... Oh ! les clairs de lune dans la porte des granges, la senteur du foin nouveau et le mystère des fenils!...

Je fus bientôt grande, hélas ! et je fis, comme les autres, mes années de couvent. Puis ma chère grand-mère mourut. Cette mort me fit un mal affreux. Je me trouvai alors en face de la vie, à l'âge où l'avenir se dresse devant nous... J'étais à l'âge du mariage... Je rencontrai un jeune homme très bon (qui est aujourd'hui mon mari) et je l'aimai. Avec l'argent qu'il attendait de son père, il rêvait de devenir un marchand de la ville. Moi, je pensais aux enfants que nous aurions ; je leur voulais une enfance semblable à la mienne. Je me disais : « Ils joueront comme moi dans les granges et se feront des nids dans le foin embaumé ! Ils dénicheront les poules dans les greniers, et l'hiver, ils glisseront comme moi dans une traîne sauvage, au clair de la lune, sur de la belle neige toute

blanche qu'aucune fumée n'a jamais ternie ! » J'appris que cette ferme-ci était à vendre, au complet, avec les instruments et les animaux. Je décidai mon mari et nous en prîmes possession. Et je retrouve dans les joies de mes enfants mon enfance à moi toute rayonnante, toute radieuse. Souvent l'image de ma grand'mère revient dans ma pensée, et je conterai bientôt à mes petits enfants toutes ces belles histoires qu'elle m'a jadis contées... »

— J'ai fini son récit. Il n'est pas compliqué, dit le curé de C.

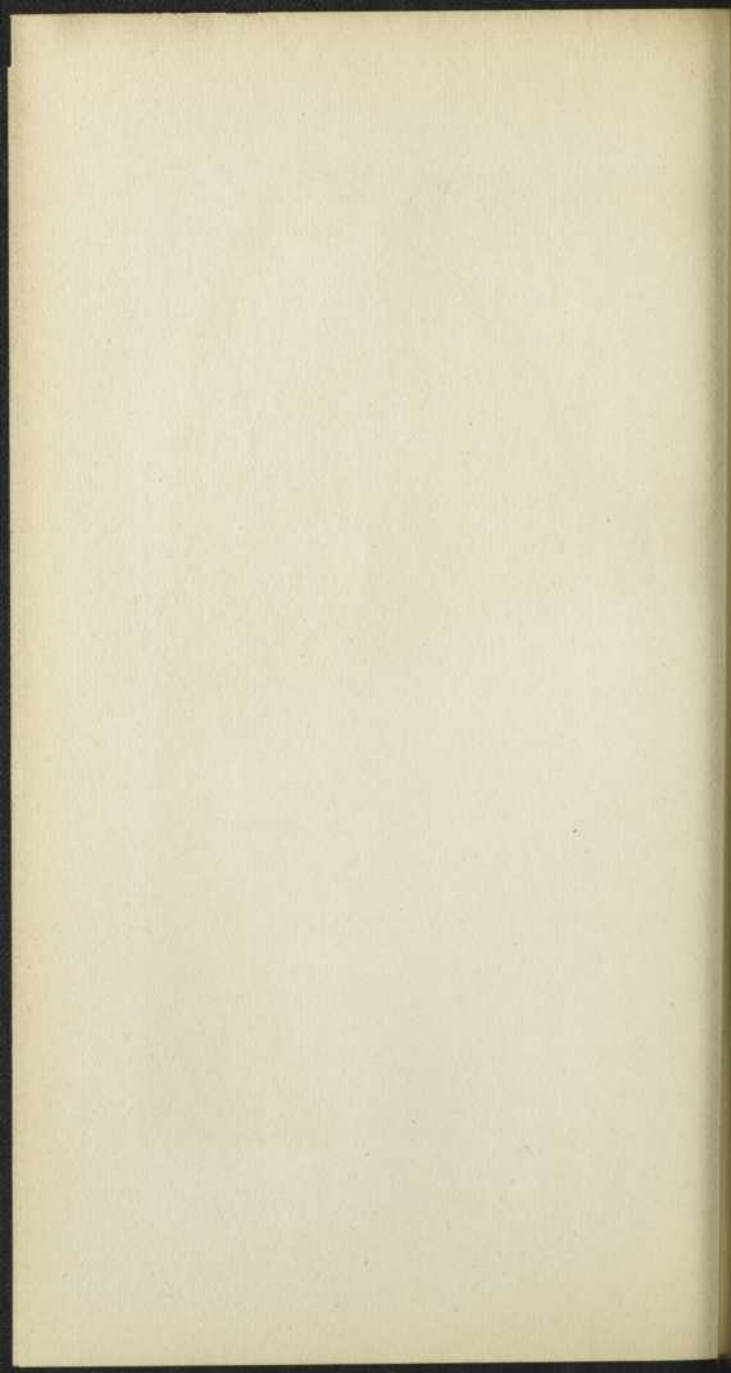
— Oh ! quelle admirable femme ! Si elles étaient toutes comme celle-là, nos Canadiens des États seraient tous revenus sur leurs terres !

— D'abord, mon ami, ils n'en seraient pas partis...

— Vous avez raison, ils n'en seraient pas partis...

Ils apercevaient maintenant l'église toute proche, avec son fin clocher gris argent. Le soleil descendait derrière les hautes montagnes et les lointains contours de la route commençaient de s'effacer. A leur gauche se déroulaient

les plaines rasées, les petits coteaux où ruminait les vaches, les toits silencieux et les bouquets d'arbres qui se dressent comme d'immobiles armées à l'horizon du ciel. A leur droite s'étendait la mer verte et grise, ornée de clartés, tachée d'ombres, et dans l'atmosphère très pure se profilait la côte gaspésienne, attirante et capricieuse. Et les deux amis, rêveurs, regagnèrent le presbytère, tandis que dans la brise du soir les embruns de la mer s'élevaient, mêlés à la saine odeur de la terre humide et féconde...





HISTOIRE D'UNE JUMENT NOIRE

Nos sœurs les bêtes, » « nos frères les animaux »...

Ces paroles nous semblent étranges, et même elles nous choquent un peu. C'est humiliant, dit-on, ce voisinage, cette parenté... Pourtant, des hommes de génie se sont occupés des bêtes toute leur vie ; et, parmi les saints, voici la douce figure de François d'Assise dont toute l'existence fut un hymne d'amour envers la nature, les bêtes et Dieu. Il conversait avec les oiseaux, appelait à lui les colombes, les agneaux et les loups... Il disait : « Mes sœurs, les hirondelles, » Mes frères les oiseaux. »... On trouve dans « Chantecler », œuvre du grand poète Rostand, une page merveilleuse inspirée par cette familiarité de Saint-François avec les oiseaux :

Le soir descend sur la forêt, l'ombre envahit les sousbois, et sur les branches, perchés, agitant leurs ailes, les petits oiseaux font une prière à Saint-François, leur protecteur.

LA PREMIÈRE VOIX :

Si dans quelque filet notre famille est
 [prise,
 Faites-nous souvenir de Saint-Fran-
 [çois d'Assise,
 Et qu'il faut pardonner à l'homme ses
 [réseaux
 Parce qu'un homme a dit : « Mes frères
 [les oiseaux !...

LA DEUXIÈME VOIX :

Et vous François, grand saint, bé-
 nisseur de nos ailes...

DES VOIX DANS LES FEUILLES :

— Priez pour nous !

LA MÊME VOIX :

Prédicateur des hirondelles,
 Confesseur des pinsons...

— Priez pour nous !

LA MÊME VOIX :

Rêveur

Qui crûtes à notre âme avec tant de
[ferveur
Que notre âme, depuis, se forme et se
[précise...

— Priez pour nous !

LA MÊME VOIX :

Obtenez-nous, François d'Assise,
Le grain d'orge...

— Le grain de blé...

— Le grain de mil !...

TOUTES LES VOIX :

Ainsi soit-il !

C'est aussi ce grand saint qui, en songeant à Jésus, né dans une étable, entre l'âne et le bœuf, réclamait des faveurs spéciales pour les bêtes, le jour de Noël. — « Si je connaissais l'empereur, disait-il, je lui demanderais que ce jour-là il fut enjoint à tous de répandre du grain pour les oiseaux et notamment pour nos sœurs les hirondelles,

et que chacun qui a des bêtes dans son étable, par amour pour l'Enfant-Jésus né dans une crèche, eut à leur donner ce jour-là une nourriture exceptionnellement abondante et bonne. »... Cette pensée est bien belle, et je souhaite que tous nos bons « habitants » donnent, chaque année, à leurs bêtes un beau repas de Noël... Le Christ lui-même, en naissant dans une étable, n'a-t-il pas voulu consacrer à nos yeux la fraternité de l'homme et des animaux ?...

Aimons les animaux ; traitons-les avec douceur. Sachons les comprendre. Ils n'ont pas de paroles, mais leurs gestes et leurs regards sont parfois éloquents. L'œil d'un animal ne trompe pas : il dit son amour ou sa haine.

Quand, le soir, l'homme revient à la maison, harassé, impatient, son chien fidèle accourt vers lui en sautillant, heureux de revoir son maître. Mais celui-ci, hélas ! souvent le renvoie durement en disant : « Laisse-moi tranquille, va-t-en ! » — Alors, vous voyez la pauvre bête se retirer, bien triste, dans son coin... De temps en temps, elle jette un regard furtif sur ce maître

qu'elle aime... Que de tristesse on peut lire dans ses yeux ! Qui sait, alors, quelle détresse se répand dans son âme obscure ?...

Dans le roman d'une pauvre ouvrière, où la vie des humbles est racontée avec un grand charme, je me souviens d'avoir lu jadis une phrase magnifique. Il s'agissait d'une vache entêtée qui s'échappait sans cesse du troupeau. C'était une « nouvelle » venant d'une province voisine. Arrivée seulement depuis quelques semaines, elle ne semblait pas s'habituer à ses nouveaux maîtres. Elle allait à gauche, à droite, regardait de tous côtés, et lançait à tout moment des beuglements lamentables... Comme on se disposait à la frapper, le vacher intervint en disant : « Laissez-la ! Laissez-la ! On ne sait pas ce qu'elle regrette ! »

Cette réponse était juste. Derrière cette tête silencieuse, au fond de ces yeux entêtés et secrets, il y avait le souvenir de la plaine lointaine, des lieux connus et des visages chers dont l'image demeure ineffaçable... Les animaux s'attachent à leurs maîtres et

les regrettent... Voici, à ce sujet, une charmante histoire qui fait partie du répertoire d'un aimable conteur de chez nous.

Celui qui racontait ces choses était un agréable vieillard, un peu rustaud, mais combien sensible et intelligent ! Il parsemait ses récits de souvenirs palpitants, et cette phrase originale revenait souvent sur ses lèvres : « Croyez-moi, croyez-moi pas, c'est la vérité que j'vous dis là ! » Elle revenait cette phrase, même au milieu de ses récits les plus fantastiques et les plus imaginaires... Et cela nous amusait beaucoup.

— « Écoutez moi ça, dit-il, vous allez voir comme il y a des animaux qui ont du « sentiment » ! Croyez-moi, croyez-moi pas, c'est la vérité que j'vous dis là ! »

Mon père, un « gros habitant » de la paroisse de X, possédait les plus beaux troupeaux du village. Il avait de nombreuses vaches à lait bien grasses, bien belles, ainsi qu'un grand nombre de moutons à la laine épaisse et blanche. Il était de ces habitants d'autrefois



Au milieu du feuillage le toit pointait sa cheminée de pierre grise, et les fenêtres avaient l'air de sourire...

qui surent beaucoup de choses sans avoir rien appris. Il savait tirer profit de tout. Nous possédions une belle terre toute défrichée, toute en cultures et en pacages ; notre grange était haute et profonde ; et notre maison, grande, jolie et joyeuse. Oh ! je l'ai encore là, dans mon souvenir, comme si c'était d'hier !... On ne l'apercevait pas du chemin. Une colline la cachait aux regards des passants ; mais quand on avait pris la montée, on se trouvait bientôt en face de quatre grands peupliers dont l'ombrage était immense. Au milieu de leur feuillage le toit pointait sa cheminée de pierre grise, et les fenêtres avaient l'air de sourire. D'un côté c'était le jardin, où les fleurs et les légumes se mêlaient à leur gré. De l'autre, c'étaient le fournil, le hangar, le four à pain et le puits... Oh ! non, mes enfants, ces choses-là ça ne s'oublie pas !...

On travaillait beaucoup chez nous, mais le travail en commun était une joie. De multiples travaux remplissaient nos journées. Mon père, mes frères et moi faisons les labours, les

semences, les récoltes, enfin les nombreux travaux des champs, et ceux que nécessitait le soin des étables. Ma mère et mes sœurs les plus âgées cuisinaient, cousaient, tricotaient, filaient la laine de nos moutons et tissaient le lin de nos champs. Les paroles et les rires accompagnaient leurs heures laborieuses.

Mais la vraie joie de la maison c'était la petite Jeanne, notre sœur la plus jeune, née longtemps après nous. C'était une enfant espiègle, aimable et belle, oui, belle comme une rose du plus bel été!... Elle avait les yeux bleus, une toute petite bouche semblable à une cerise, et des cheveux blonds et dorés qui tombaient sur ses épaules en longues boucles soyeuses... Non, sûrement, vous n'avez jamais vu de plus belle enfant! Elle était adorée de nous tous. Cette enfant, c'était le soleil de notre existence. Chacun s'ingéniait à lui créer de nouvelles joies. Souvent, sur sa demande, nous l'emmenions aux champs, quand la chaleur n'était pas trop violente, ni le vent trop grand. Elle courait dans la plaine à

la recherche des papillons, cueillait dans l'herbe des fossés les petits fruits qui s'y tiennent cachés. Et, pour revenir, quand elle était lasse, nous la portions dans nos bras... Oh ! c'était un agréable fardeau !

Notre père avait élevé pour elle une petite jument noire, de race croisée, qui était la bête la plus douce et la plus jolie au monde. Dès que le petit animal put abandonner sa mère, Jeanne s'occupa de lui procurer une nourriture abondante. Tous les jours, durant les longs hivers, elle allait à l'étable lui porter sa ration de foin ou d'avoine. Et l'été, quand les animaux étaient au pacage, elle se rendait bien souvent à l'enclos, et, toute joyeuse, donnait à la jolie bête du pain et du sucre dans sa main... Aussitôt qu'elle la voyait apparaître, la petite jument, au poil doux et lisse comme de la soie, accourait vers elle avec tendresse, et longtemps elle caressait de sa langue rose la petite main de l'enfant. Elles devinrent tout de suite grandes amies.

Deux ans plus tard l'animal était déjà dompté, et tous les dimanches

après-midi, la Noire — c'était son nom — était attelée sur la plus belle voiture et ma mère et mes sœurs se promenaient. Devant le seuil la jument trépignait, grattant le sol de son sabot luisant. Elle avait hâte de partir. Dans ses yeux de velours on pouvait lire une grande joie. Il semblait que ses yeux disaient : « Dépêche-toi ma petite Jeanne ! tu vas voir comme je vais filer sur la route, tu vas voir comme je t'aime! »... Ah ! c'était une belle bête, et qui se tenait crânement dans l'attelage, je vous l'dis, mes enfants ! Au retour, la petite Jeanne lui donnait du sucre dans sa main, et la vaillante petite bête était heureuse.

Mais un jour — comment vous décrire ces heures affreuses ! — Notre petite Jeanne mourut. C'était l'automne, le vent du nord soufflait avec violence, mêlé de grêle et de neige. Une brume humide flottait sur la campagne. Surprise aux champs par ce froid glacial notre petite sœur fut prise d'un mal atroce à la gorge et mourut au bout de cinq jours, malgré tous nos efforts pour la ramener à la vie.

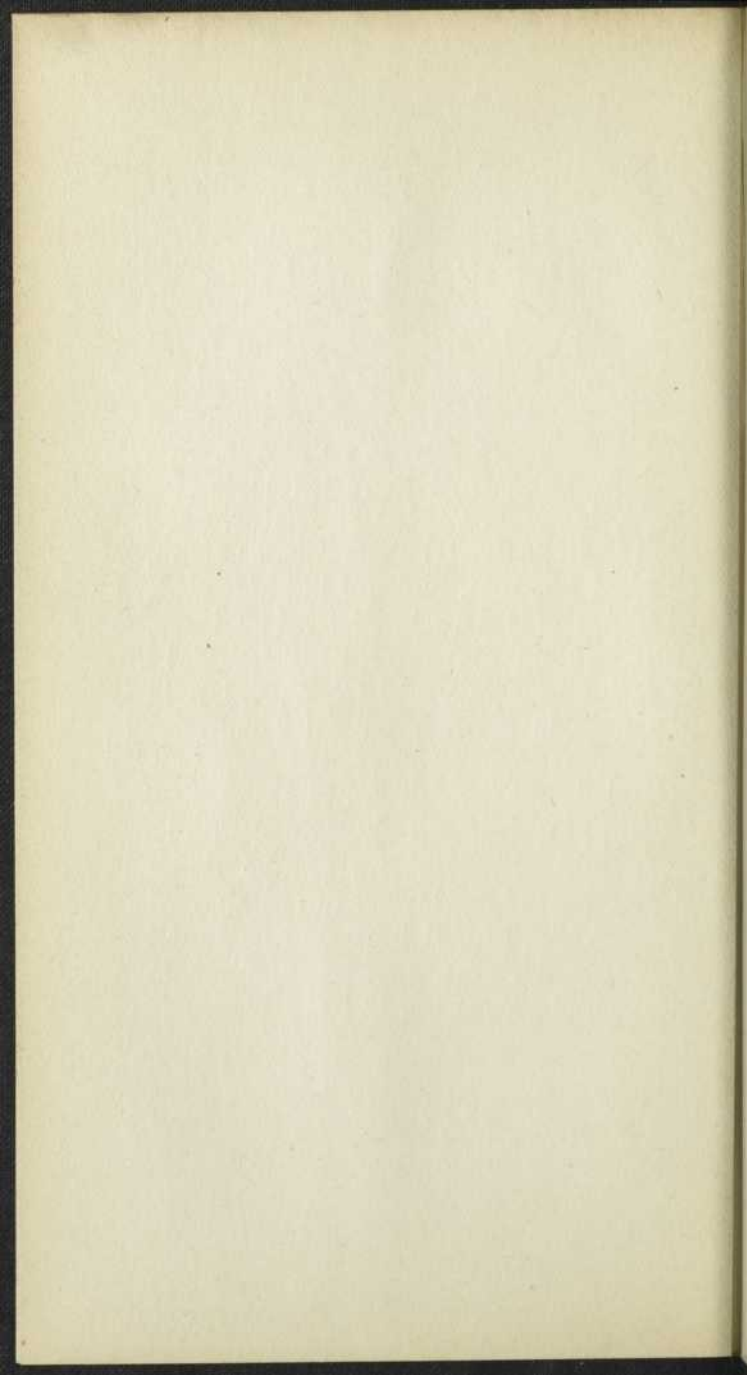
La douleur la plus grande emplit la maison. Notre mère et mes sœurs éclataient sans cesse en sanglots, et notre père, courbé dans sa chaise, ne pouvait s'empêcher de gémir. Vous ne pouvez imaginer de chagrin plus grand que le nôtre. Quand le matin des funérailles fut arrivé, qu'il fallut se séparer de la chère morte, nos pleurs et nos sanglots redoublèrent... Oh ! cette heure fut épouvantable !

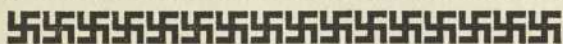
Notre père avait décidé que la Noire serait celui de nos quatre chevaux qui mènerait le cercueil au cimetière. — « Ce sera leur dernière rencontre »... avait dit notre père, qui pleurait comme un enfant. Donc, le petit cerceuil blanc recouvert d'une grosse gerbe des fleurs de notre jardin, fut apporté dans la grande voiture sur laquelle la Noire était atelée. Un soleil brillant éclairait ce matin de fin d'automne. Le grand vent froid avait fait place à une brise légère et tiède qui ranimait encore les feuilles jaunies et les parterres desséchés. Toute la nature semblait comprendre notre malheur. Les derniers oiseaux jetaient dans l'air des chants

pleins de tristesse et de mélancolie...

Quand le cortège fut prêt à se mettre en marche, — écoutez-bien cela, mes enfants ! — la Noire ne voulut point marcher. Ni les paroles douces, ni les menaces, ni même les coups de fouet que les hommes dûrent employer, rien ne la fit bouger. Elle restait là, la tête basse, les yeux vagues et tristes. Sans doute, elle se disait en elle-même : « Non, ce n'est pas moi, moi qui l'aimais tant, ce n'est pas moi qui la mènerai en terre, d'où elle ne reviendra plus jamais ! » Il fallut mettre un autre cheval, à la place de la Noire pour aller conduire notre chère petite au cimetière...

Oh ! de vous avoir conté ces choses, dit-il, j'ai quasiment envie de pleurer ! » Il refoula son émotion, essuya de sa main deux grosses larmes qui tombaient de ses yeux, puis il finit en ajoutant : « Croyez-moi, croyez-moi pas, c'est la vérité que j'vous dis là ! »





LA FILLE D'ADOPTION.

C'était en décembre 1732. Un de ces soirs humides et froids, où le vent élève une voix furieuse dans l'ombre. Jean-Baptiste Côté, le vieux seigneur de l'Isle Verte, venait de mettre une nouvelle bûche dans le feu de la cheminée, et le vent grondait avec force. Mais la maison ne semblait pas souffrir de la tourmente. C'était une de ces anciennes demeures, faites sans apparat, mais solides comme un brick, et capables de résister aux plus violents assauts. Elle était longue et basse, garnie de fenêtres à petits carreaux, et de lucarnes pointues que dardait le soleil durant les joyeuses heures d'été. Ce soir-là, la haute cheminée, très rustique, faite à la hâte de la pierre des montagnes, dévorait avec rapidité les énormes morceaux de bois jetés dans

les charbons ardents. « Il faut chauffer sans relâche, dit le seigneur. Mettons encore des bûches ! » Et ses longues épaules se penchèrent de nouveau sur le feu déjà rouge

C'était un vieillard d'apparence plutôt délicate, mais droit comme un chêne et dont la belle figure, entourée de cheveux blancs, annonçait une énergie sans bornes ainsi qu'une grande bonté. C'était un de ces chevaliers de la glèbe, pionniers de génie dont le travail magnifique a fondé les paroisses et créé les nations. Son père, français d'origine, avait jadis traversé les mers, avec tant d'autres, héros du passé, qui furent hantés par ces pays neufs, gisant au bout des océans. Sa mère fut Anne Couture, fille du grand Couture, célèbre parmi les premiers colons du Canada. Devenu seigneur de l'Isle Verte, Jean-Baptiste Côté, qui se maria à son tour, établit tous ses enfants près de lui sur des terres. De cet homme remarquable devait surgir une nombreuse lignée de prêtres et de religieuses, répandant sur la terre canadienne, le nom de Dieu.

La femme du seigneur, malade depuis plusieurs années, tricotait paisiblement dans sa chaise, les épaules recouvertes d'un châle de laine du pays. Le vent s'élevait de plus en plus, et les flocons de neige venaient s'abattre en nuées contre les vitres. C'était une grande brise du Nord qui, sortant de la bouche du Saguenay, courait avec violence sur la rive opposée et sifflait dans les cheminées toute la nuit. Parfois, la bourrasque s'apaisait un peu et soufflait à peine, mais tout-à-coup elle éclatait avec une furie soudaine, hurlant dans les airs comme une multitude de démons déchaînés. Tantôt, cela jetait des cris aigus et perçants qui faisaient sursauter, tantôt cela s'abattait sur la maison avec un bruit de tonnerre, secouant portes et fenêtres ; puis, à la fin, cela s'adoucissait, et devenait une espèce de plainte, sinistre à faire trembler... La marée montante rugissait dans l'ombre. On entendait au loin les vagues se briser l'une après l'autre contre les glaces des grèves avec un bruit semblable à des décharges de canon. Et la bourrasque de plus en

plus forte, frappait violemment contre les murs. Mais la maison restait chaude et silencieuse au milieu de la tempête.

Onze heures venaient de sonner à la grande horloge de bois. Le seigneur se leva, entr'ouvrit la porte pour regarder au dehors. Le vent lui cingla vivement le visage. « Ah ! c'est un temps de chien ! murmura-t-il. Puis il prêta tout-à-coup l'oreille à des bruits étranges qui venaient de loin, dans la nuit. « Écoute, femme, j'entends une voix au dehors; ce sont des plaintes, c'est une voix d'enfant ! Mon Dieu ! C'est un enfant perdu dans la tempête ! Coûte que coûte, il faut que j'aille ! il faut que j'aille ! » — Tu n'y penses pas ! reprit sa femme, en tremblant. Ce doit être le vent que tu entends. Et tu ne peux sortir par un temps pareil. »

Elle essaya en vain de le retenir. Dans un instant, le vieillard, enveloppé des pieds à la tête, s'élançait dans la nuit, un fanal à la main. Sa femme referma bien vite la porte. Elle se mit à trembler d'épouvante à la pensée

de ce qui pouvait arriver. Il n'était plus alerte comme autrefois ; un coup de vent trop violent le jetterait à terre, et la neige ensuite pourrait en peu de temps l'ensevelir. Des visions terribles passaient et repassaient dans son cerveau. Ne pouvant rien voir dans la fenêtre elle alla chercher son chapelet et se mit à prier avec ferveur. Des minutes interminables s'écoulèrent...

Tout-à-coup, la porte s'ouvrit. Le vieillard entra, essoufflé et blanc de neige. Il tenait, bien serrée contre lui, une petite fille au visage bruni, dont les vêtements glacés pendaient le long de son corps avec ses bras inertes. « Je suis arrivé à temps, je t'assure ! Elle vient de perdre connaissance. Je l'ai trouvée à côté du chemin, pas mal loin d'ici. Vite, ma femme, emporte des vêtements chauds et tout ce qu'il faut pour la ranimer. La vie de cette petite est entre nos mains ! » Déposée avec soin sur le sofa, la petite fille, au contact de la bonne chaleur, venait déjà d'ouvrir les yeux. « Mon Dieu, la belle enfant, la belle petite sauvage ! » s'écria la femme du seigneur.

C'était en effet, une petite montagnaise de trois ou quatre ans, qui s'était échappée sans doute de la surveillance maternelle durant une marche au village. Un grand nombre de ces tribus sauvages vivaient en ce temps-là sur les deux rives du Saint-Laurent, et s'y nourrissaient de chasse et de pêche. L'enfant, ouvrant de grands yeux, noirs et profonds, regardait de tous côtés, ahurie et inquiète. Son visage rond, aux traits accentués, au front large et brillant, avait une merveilleuse expression de candeur enfantine.

Quand elle fut complètement ranimée, se voyant seule chez des êtres étrangers, elle se prit à pleurer amèrement, appelant sa mère dans sa langue mystérieuse, par monosyllabes aux tons doux et mélodieux. Elle tendait ses petits bras vers quelqu'un qui ne venait pas, et son chagrin était très grand. Alors, la femme du seigneur, la prenant dans ses bras avec douceur, parvint enfin à l'endormir. Après l'avoir déposée dans un bon lit, l'excellente femme mit de nouveau du bois

dans le foyer, d'où une flamme plus vive s'éleva bientôt en langues de feu. « Si personne des siens ne vient la demander, dit le seigneur, nous la garderons. Elle sera la joie de nos vieux jours »... Sa femme acquiesça d'un sourire, et des reflets d'amour maternel passèrent dans ses yeux...

La petite sauvagesse ne fut pas réclamée. Elle devint donc leur fille d'adoption. Ils la nommèrent Diana parce qu'elle était issue des coureurs de bois et que ses pères étaient réputés adroits chasseurs, épris de la solitude des forêts. Son esprit était vif et ses yeux pétillants. Le seigneur lui enseignait lui-même à parler, à lire et à écrire ; et elle oublia bientôt sa propre langue.

Elle devint une robuste jeune fille, grande, et rousse comme le ~~feu~~ d'automne. Sa chevelure, très épaisse, retombait en nattes soyeuses sur ses épaules, et ses yeux, grands et profonds, plus noirs que l'ombre des nuits, gardaient toujours une étrange expression de mystère et d'insondable nostalgie.

Elle était douée d'une voix merveilleuse. D'elle-même elle se mit à fredonner des airs de toutes sortes. Sa voix était si belle que c'était plaisir d'entendre ces petits riens joyeux qui s'échappaient de ses lèvres. Peu à peu, elle apprit un grand nombre de ces vieilles chansons françaises qui se chantaient et se chantent encore dans les veillées canadiennes. Elle chantait avec un charme incomparable l'exquise romance : « C'est un oiseau qui vient de France. » Le vieux seigneur la lui faisait chanter souvent. Par les soirs de printemps et d'été, à l'heure où le ciel et la terre eux-mêmes semblent se recueillir, à cette heure où les parfums montent du sol et la tendresse des cœurs, longtemps et très-tard la jeune Montagnaise jetait sa chanson dans l'air pur. Parfois, sa voix harmonieuse avait des douceurs infinies... Et le vieillard, dont les jours s'en allaient, un à un, le rapprochant sans cesse de la tombe, trouvait une joie nouvelle à entendre chanter cette enfant dont la vie commençait. « Encore une fois ! » suppliait-il, « encore une fois ! » Et

sans se lasser, la jeune fille, aimante et docile, reprenait sa suave chanson, née sur les rives de la belle France. Et le vieillard, retombant dans sa rêverie, oubliait la fuite des jours qui ne reviennent plus...

Mais un jour le seigneur vit arriver chez lui un couple de Montagnais. La femme, grande, forte, aux yeux de feu, les cheveux noirs et brillants, tressés en nattes repliées, et retenus sur les oreilles par de larges cordons rouges. Elle portait des souliers de peaux de bête, très souples, et ses pieds faisaient un bruit léger en marchant. L'homme avait les poignets larges, la peau bronzée, l'œil doux.

Ils s'avancèrent timidement, gênés, comme fautifs, et quand la jeune fille apparut au fond de la salle ils dirent tous les deux ensemble : « C'est notre enfant ! »... Ils lui souriaient, et rougissaient d'orgueil paternel devant cette belle fille qui était la fleur de leur sang.

Le vieux seigneur pâlit. Il se jeta sur une chaise, sentant que ses jambes tremblaient malgré lui. A l'instant même il eut la vision de l'épreuve qui

lui était réservée... Cette fille d'adoption qu'il aimait comme ses propres filles, et qui était la dernière joie de sa vie, cette petite, si aimable et si douce, allait lui être enlevée... Il ne répondit pas d'abord, il était suffoqué... Ces trois mots : « C'est notre enfant » le frappaient en plein cœur... La surprise était terrible...

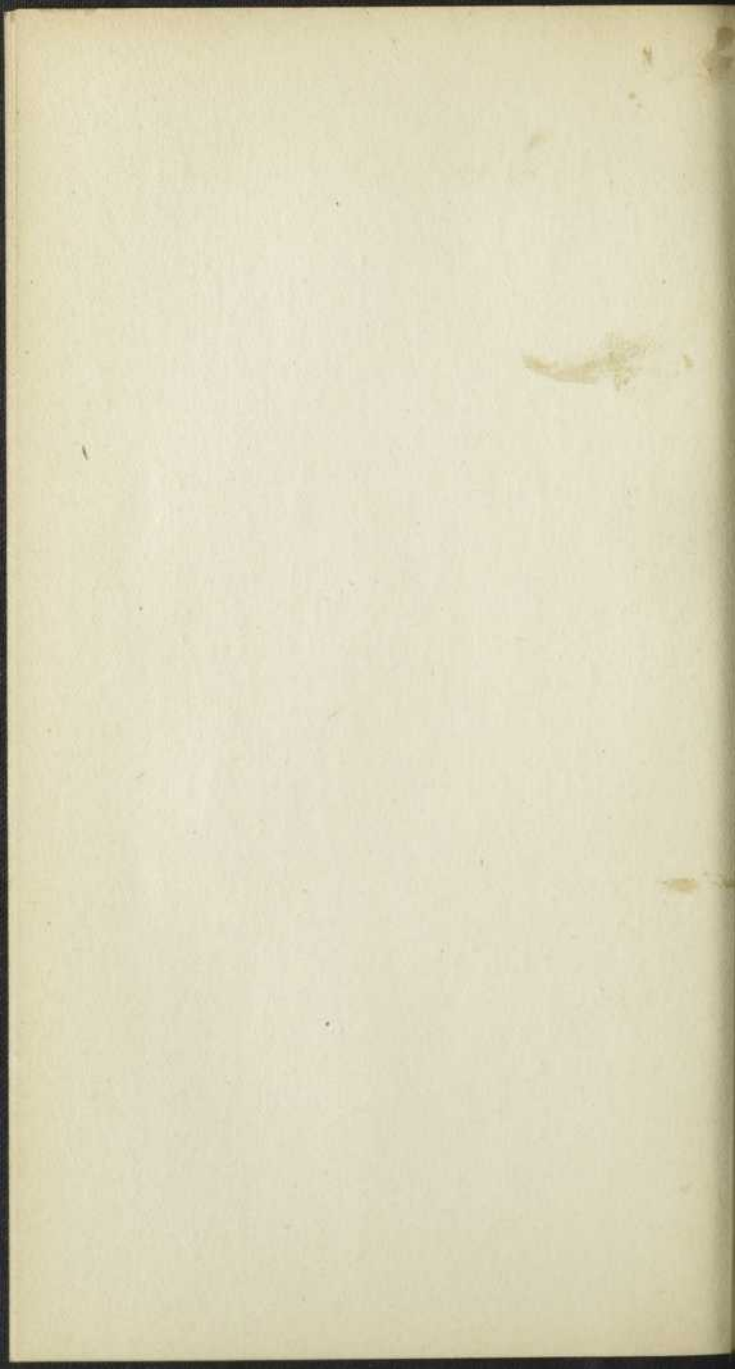
Un silence effrayant suivit. Puis, la femme, voyant que personne ne répondait, continua d'une voix émue : « C'est notre enfant. On la croyait mangée par les loups, mais l'autre jour je l'ai vue passer dans le village, et je l'ai reconnue. Regardez sur son épaule gauche, elle a une marque de naissance. Oui, c'est mon enfant ! » reprit-elle d'une voix plus forte où tremblait une impatiente tendresse. Des larmes commençaient à jaillir de ses yeux. Elle joignait maintenant les mains dans une muette prière, et son regard, débordant d'amour, ne pouvait se détacher du visage de son enfant. Il n'y avait plus à en douter, cette femme était bien la mère de Diana !

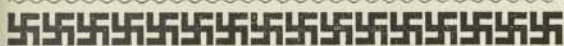
Le vieillard avait fermé les yeux.

Il se receuillit louguement, retenant de ses mains frémissantes les battements de son cœur oppressé. Puis il se leva, sa décision était prise. Dans la noblesse et la dignité de son âme il ne pouvait pas refuser à ces gens le bonheur de reprendre leur enfant...

« Va, dit-il, va, ma fille ! Suis-les ! Ils t'aiment. Sois bonne pour eux. Dieu te récompensera ! » Les sanglots étouffaient sa voix. Il éleva la main pour bénir celle qu'il ne devait plus revoir. Puis il partirent tous trois, et dans le chemin bordé de sombres et mystérieuses forêts, longtemps il les regarda disparaître, le cœur gonflé d'une inexprimable tristesse, et répétant les paroles du saint homme Job : « Seigneur, vous me l'aviez donnée, vous me l'avez ôtée, que votre saint nom soit béni ! »...

Il mourut quelques années plus tard et ne sut jamais ce qu'était devenue cette exquise montagnaise qui avait été sa fille d'adoption...





LE FANTÔME.

L'ÉTAIT un conteur intarissable que ce bon père Martin. Vieux type de marin de la côte de Québec, le front large, la moustache épaisse et rousse, l'œil petit, brillant et profond, il avait la jambe solide comme tous les habitués de la mer. Ayant plusieurs fois traversé l'océan, à bord de multiples vaisseaux, tantôt matelot, tantôt capitaine, sa mémoire était restée peuplée de légendes et de récits fantastiques que la jeunesse écoutait avec avidité. Il était un fin conteur, à la verve inépuisable, à l'imagination ardente, teintée de poésie. Liseur enragé, il avait gardé de ses lectures une tournure de phrase distinguée qui faisait son charme et sa personnalité. Fier de son succès, flatté des attentions qu'on lui témoignait, cet aimable vieil-

lard n'attendait pas d'invitation, et lisant dans les regards le désir de chacun, il nous racontait avec entrain ces étranges histoires qui ont pris naissance sur les bords du grand Saint-Laurent.

D'un geste demi las, demi léger, il portait sa pipe de plâtre à sa bouche délicate, rose encore comme une fleur qui ne veut pas mourir... Il se recueillait soudain, puis son œil fin, miroitant de tous les feux de la mer, semblait courir de par le monde.... Alors, d'une voix légère comme une voix de femme, il commençait son récit.

Ce jour-là, il avait une prédilection pour les histoires d'amour... Les souvenirs, sans doute, comme un brusque essaim d'oiseaux sauvages, se levaient dans son âme ancienne et réveillaient le passé. Le ciel de sa jeunesse s'était illuminé... Et le vieux fermait ses petits yeux pour mieux voir les choses qui n'existaient plus... Il y a dans toute vie de ces jours où le passé est maître. Il s'installe dans notre âme, s'empare de toutes nos pensées, de toutes les forces de notre esprit, et nous inondant d'une joie profonde, il se retire en lais-

sant après lui des feux brûlants comme ceux du jour.

Le père Martin tira une longue bouffée de sa pipe qu'il venait d'allumer, passa longuement ses doigts dans sa moustache, se dérhuma à plusieurs reprises, puis il commença le récit de : « *La morte d'amour* » appelé aussi « *Le Fantôme* ».

« Écoutez-bien, mes enfants, dit-il, cela vous apprendra à toujours tenir vos promesses d'amour ! La chose est arrivée, vous pouvez m'en croire, entre Cacouna et Rivière-du-Loup, dans les temps où l'on pouvait voir, le soir sur les grèves, la danse des feux-follets...

— Cette jeune fille se nommait Geneviève. C'était une fleur rustique, née dans la plaine avec les hautes herbes, et ses yeux bleus de ciel ressemblaient à la violette des bois. Quand elle marchait, sa taille était souple comme la branche d'un saule. Ses cheveux épais flottaient doucement dans la brise et sa tête délicate semblait coiffée de lune. Elle allait comme un sylphe radieux et sa voix faisait rêver les oiseaux au fond des bosquets... Julien

la vit et l'aima. Ils s'aimèrent tous deux comme on s'aime dans les premières amours. Les forêts profondes, les joyeuses plaines retentissaient du murmure de leur joie, des échos de leurs chants. Ils couraient sur les grèves, en se tenant la main, et l'immensité de la mer semblait émue de leur bonheur...

Mais un jour — ô jour cent fois néfaste ! Julien en connut une autre qui n'était pas plus jolie que Geneviève, mais cent fois plus enjôleuse, brune avec des yeux de feu, charmeuse comme une sirène, et perfide comme un serpent. Julien en devint fou d'amour, et il abandonna la douce Geneviève.

Depuis lors, la pauvre enfant fut prise d'un chagrin mortel. Son beau front s'assombrit, ses joues se creusèrent, et les larmes coulèrent de ses yeux comme deux ruisseaux. Le soir, après le soleil couché, quand elle errait le long des grèves et par les champs embaumés, sa voix plaintive se répandait dans l'épaisseur des buissons... Sa plainte se mêlait à tous les échos, s'élançait au-dessus de tous les monts et se confondait, triste et lugubre,

avec le vent qui pleure sur les noires falaises. Elle ne cessait de répéter le nom de l'infidèle dont son cœur ne pouvait se détacher. Et, brisée par la douleur, un beau matin, Geneviève mourut.

Julien, de plus en plus amoureux de la brune sirène, exaltait son bonheur à tous les vents. Jamais homme au monde n'avait été plus épris d'une femme. Pour elle, il montait sur les plus hautes montagnes et cueillait les fleurs sauvages que nul œil n'a jamais vues. Ivre de joie, bravant tous les dangers, il courait au-dessus des précipices, traversait les torrents et les plaines pour apporter à sa bien-aimée les lys mystérieux qui s'ouvrent dans le silence des forêts sombres...

Or, le jour du mariage fut bientôt décidé. Après le souper des noces, quand ce fut l'heure de danser, tous les villageois en fête se pressaient autour du violon.

Et la danse commença. Les violons endiablés jouaient les airs populaires dans lesquels l'âme d'un peuple robuste exprime sa joie de vivre. Les femmes,

ornées de leurs plus beaux atours, penchaient leur tête réjouie sur l'épaule de leur compagnon. Julien, au bras de sa femme, se sentait envahi d'une joie à nulle autre pareille. Non, jamais la vie n'avait été si bonne, jamais il n'aurait cru à un tel bonheur. Et son regard ardent ne pouvait se détacher de celle dont le sourire le rendait fou et brûlait le sang de ses veines.

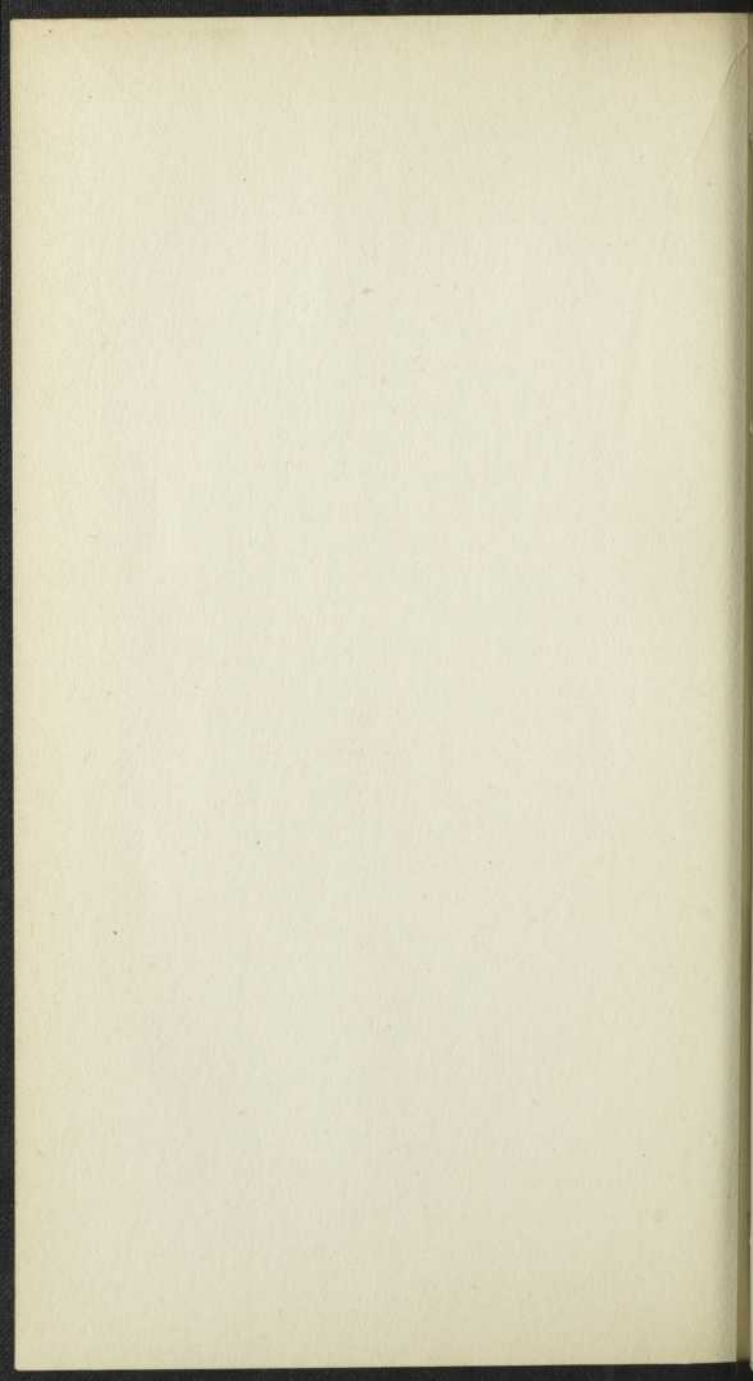
Mais, tout-à-coup, une grande noirceur se fit dans la salle. L'obscurité devint si profonde que nul n'osait bouger. Une ombre blanche, un fantôme presque imperceptible, glissa sans bruit comme les êtres que l'on voit en songe, et pénétra dans la foule. Cette ombre s'approcha de Julien, l'enveloppa d'un immense linceul, puis franchissant le seuil de la porte, l'emporta à travers les champs... Il entendait la voix de Geneviève qui criait tristement : « Julien ! Julien ! » Rien ne pouvait l'arrêter dans sa course ; il disparut dans la nuit. Cette ombre l'entraîna follement par-dessus les montagnes, à travers les plaines et le long des grèves. C'est en vain que l'épouse désespérée

fit entendre ses lamentations et troubla l'air de ses gémissements.

Il était mort pour elle.

Peu de temps après, on le retrouva sans vie, sur la tombe de Geneviève... La morte était venue chercher celui qu'elle avait tant aimé.

Et c'est ainsi que, sur la pointe appelée Gros Cacouna, dans une pittoresque région du bas de Québec, la petite Geneviève dort auprès du bien-aimé son éternel sommeil... »





LE BATEAU NOIR AUX VOILES BLANCHES.

UNE belle et noble jeune fille, venant de Dieppe, la gracieuse Blanche de Beaumont s'en venait sur un bateau à voiles pour rejoindre son fiancé le Chevalier Raymond de Nérac. Le mariage projeté devait avoir lieu à Québec.

La joie, comme une mystérieuse lyre, chantait en son cœur et s'élevait en cantiques merveilleux. La nature elle-même souriait à son amour. La traversée avait été fort belle. Une brise propice gonflait les voiles du majestueux navire. On avançait à merveille sur les flots bleus de l'Océan. Déjà on entrait dans le golfe Saint-Laurent, et les Côtes de Gaspé s'offraient imposantes aux regards éblouis.

A mesure que les étoiles s'allumaient, le soir, dans la voûte des cieux, un bon-

heur ineffable inondait l'âme de la jeune fiancée. Il lui semblait que le Ciel lui-même présidait à sa destinée. Bientôt, bientôt, elle reverrait le bien-aimé... Déjà la couronne d'orangers s'apprêtait pour orner ses cheveux d'or...

— Chantez, chantez, brises des mers !
Brises des mers, chantez ! —

Mais hélas ! un soir que des ombres très grandes s'étendaient sur les flots, un vaisseau monstrueux apparut, barrant la marche, un vaisseau noir aux voiles blanches, portant à sa proue une tête de mort grossièrement sculptée dans du bois. C'était un bateau de pirates. Ce bateau semblait sortir du fond des enfers. Des hommes au visage satanique en composaient l'équipage. Leurs yeux brillèrent d'une joie infernale quand ils virent ce vaisseau étranger qui devenait leur proie. Ils s'en emparèrent après avoir réduit les hommes d'équipage à néant en les garrottant après les mâts, puis ils s'élançèrent vers la fiancée, à qui ils rêvaient de faire subir les plus grands supplices.

Mais pour échapper à ces sinistres



Une brise propice gonflait les voiles du majestueux navire...

bandits la noble fille se jeta dans les flots. La mort vint à elle comme une délivrance. Les vagues s'ouvrirent pour lui faire un lit, et les algues marines ornèrent gracieusement sa tête virginale. La couronne d'orangers ne fut pas posée sur ses cheveux d'or. La fiancée fut ensevelie dans l'Océan...

— Pleurez, pleurez, brises des mers !
Brises des mers pleurez !...

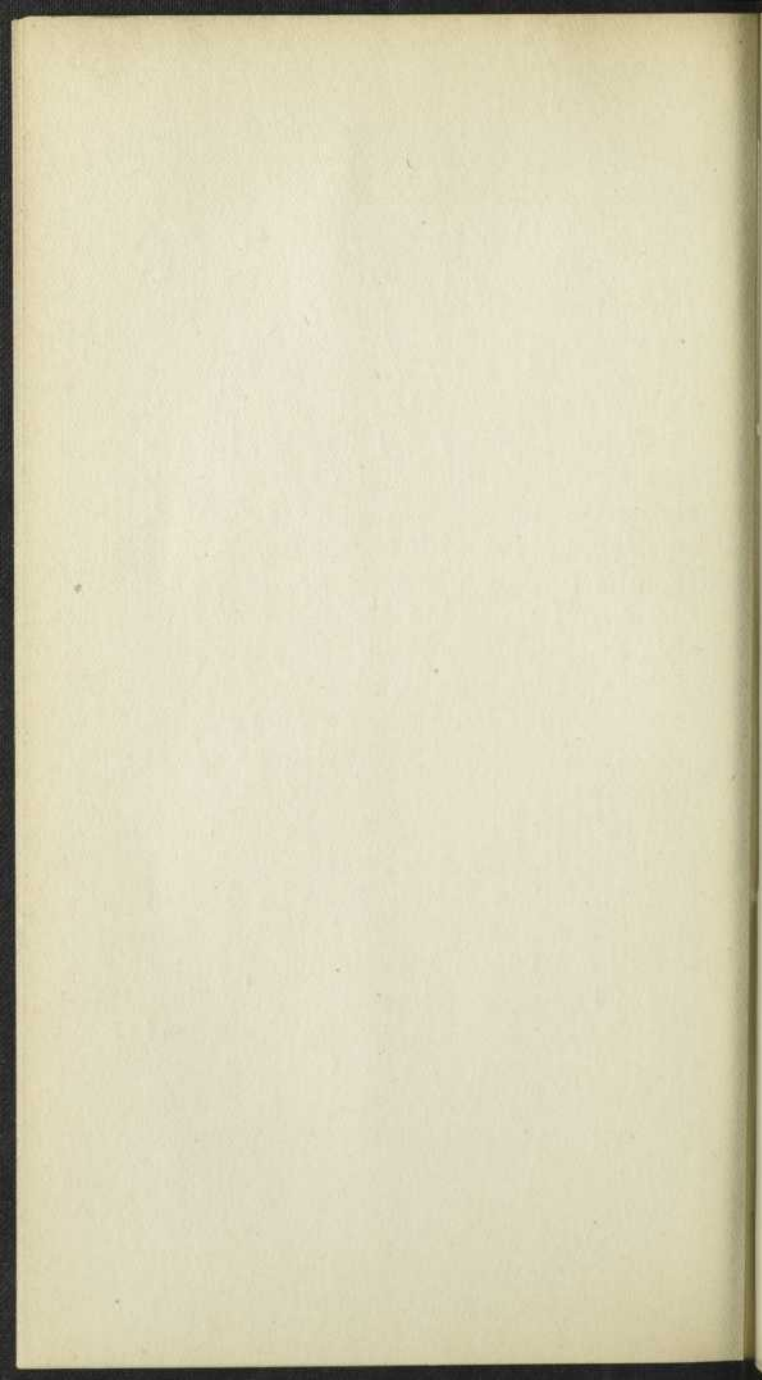
Or, dès que la jeune fille eut rendu l'âme, la malédiction divine s'appesantit sur le vaisseau-pirate. Il fut changé en rocher. De loin, ce rocher ressemble à quelque vaisseau noir aux voiles blanches.... Il est là, immobile et sinistre, immuable dans la profonde immensité du golfe, près du célèbre rocher Percé, et non loin du Cap des Rosiers.

Par tous les temps, par les jours de soleil comme par les jours de brume, par les jours de calme comme par les jours tempétueux, le rocher-fantôme est là, élevant sa masse sombre dans la transparente beauté de la mer... Le rocher maudit est seul dans la solitude des flots, car les mouettes elles-mê-

mes — ces blancs papillons de la mer — craignent de s'y poser, et jamais leurs ailes gracieuses n'effleurent un instant ces sinistres sommets...

Parfois, le soir, quand la tempête s'élève au loin, que le vent siffle et que la vague écume sur les récifs, les pêcheurs voient, du seuil de leurs maisonnettes perchées sur les hauteurs, les pêcheurs voient le fantôme de la morte, une grande femme toute vêtue de blanc, qui flotte sur les ondes... Elle vole au-dessus du rocher sinistre, plus légère que les nuages, plus blanche que la neige, plus belle que l'aube dans les splendeurs du matin... De sa main gracieuse et vengeresse elle fait descendre du ciel une éternelle malédiction sur le vaisseau-pirate changé en rocher... Elle flotte, blanche vision, sur l'immense horizon de la mer... Les uns disent l'entendre chanter, d'autres disent l'entendre pleurer...

Grondez, grondez, brises des mers !
Brises des mers, grondez !





SIMPLE HISTOIRE.

PAR un bel après-midi de Septembre, je me promenais dans les paisibles allées du grand parc La-fontaine. Les teintes effacées que possède l'atmosphère d'automne mettaient comme un voile de douceur sur ces sentiers tout habillés de verdure, où s'en vont avec lenteur les rêveurs et les amoureux.

Les arbres, divers et touffus, rejoignant leurs feuillages épais, formaient cette espèce de sous-bois, frais et reposant, qu'il est si agréable de trouver au centre d'une grande ville comme Montréal. Déjà des feuilles nombreuses, mordues par la fraîcheur des nuits, avaient ce rouge vif et ce jaune doré qui les fait contraster du reste des bois, et ressembler à d'immenses bouquets suspendus... Une brise molle glissait

le long des branches, et des moineaux sautillants jetaient dans l'air leur cri légèrement plaintif. J'avais un peu l'illusion d'être dans un vrai bois, dans une petite forêt lointaine où le pas des hommes n'a que rarement pénétré...

Mais cette illusion ne pouvait être de longue durée... Un sifflet d'automobile, une cloche de tramway, le lourd roulement d'un camion, tous ces bruits m'arrivaient par intervalles, dans un mélange brutal, au sein de ma charmante retraite. A travers le feuillage, je voyais passer, une à une, les nombreuses voitures qui circulaient de tous côtés. Au-dessus des plus hauts arbres se profilait, derrière la blanche statue de Dollard, le clocher de l'Immaculée-Conception. Ici et là, apparaissait la masse grise des maisons, couleur de fumée, derrière lesquelles on devine les rues affairées où circule sans cesse une foule agitée et fiévreuse. Le vent, qui relevait violemment la tête des arbustes, m'apportait mille bruits de la houleuse cité ; et j'entendais de loin la voix formidable d'un marchand de fruits et de légumes qui criait : « Oh !

les bonnes oranges ! Oh ! les belles bananes ! Oh ! les « patates » blanches des Montagnes Vertes ! »...

Les ombres s'allongeaient de plus en plus sous les rangées d'arbres effilés, et déjà le ciel devenu terne annonçait la fin de l'après-midi. Le parc, plongé dans une sorte de brume rayonnante, ressemblait à ces vieux tableaux dont on ne distingue plus les contours. Une brise tiède et caressante effleurait légèrement toutes choses. Des couples passaient et repassaient ; d'autres s'arrêtaient et disparaissaient sur les bancs enveloppés de feuillage.

Quand je levai les yeux une jeune fille et son « ami » étaient assis à mes côtés, C'était une petite brunette au menton allongé, aux yeux singulièrement doux et brillants. Son costume dont la couleur avait été transformée par le temps, était d'une très grande simplicité, mais un fichu de fine dentelle blanche encadrait joliment ce délicat et charmant visage, tout rayonnant de bonté. Lui, était grand et mince, les joues saillantes, le sourire bon enfant, l'air d'un honnête ouvrier.

Ils s'étaient assis bien près l'un de l'autre, et se regardaient longuement, les yeux dans les yeux. Quand ils m'aperçurent, je leur souriai, — car j'aime à voir des amoureux. Ne sont-ils pas pour tous le plus beau souvenir ? Ne sont-ils pas du bonheur en marche ? — La jeune fille, craignant que je pense mal de leur rendez-vous, se mit à me raconter un peu leur histoire :

« — Vous savez, nous allons nous marier dans deux mois. Il est menuisier, moi je suis cuisinière, et je connais très bien aussi le métier de modiste. De ce temps-ci je couds par les soirs, et je ramasse de l'argent pour lui aider à acheter nos meubles. Il n'est pas riche, mais il est si bon, si vous saviez ! Il n'a pas de malice pour deux sous. Ma mère est opposée à notre mariage ; elle dit que je pourrais trouver un homme plus en moyens. C'est bien beau l'argent, n'est-ce-pas, mais l'amour vaut mieux... J'aime mieux la pauvreté avec celui que j'aime que la richesse avec celui que j'aime pas !... Quand on a du cœur et qu'on s'aime comme nous nous aimons, Madame, on vient

à bout de tout... » Elle attacha sur lui ses yeux passionnés, et le jeune homme, heureux à ne plus pouvoir parler, serra fortement entre ses doigts robustes cette petite main amaigrie et déjà brisée par de trop rudes travaux... Moi je balbutiais des souhaits de bonheur. Et, la main dans la main, ils s'élancèrent de nouveau dans l'allée, souples comme l'aulnier, légers comme le papillon....

Je les regardai disparaître dans le tiède crépuscule, admirant leur naïve et sublime confiance en l'avenir. Et je pensais : « O divine magie de l'amour ! Cet homme qui n'a pas le moindre lopin de terre est plus heureux que tous les riches du monde ! Un regard de sa bien-aimée l'enivre, une parole, un sourire lui met le ciel dans l'âme !... Il lui a voué tous les instants de son existence... Ils ne sont plus, l'un et l'autre, qu'un même soupir, qu'une même pensée, qu'un même esprit, et leur vie est un chant plus ardent que le chant du rossignol dans la lumière du matin... Ils sont comme deux fleurs vivant du même rayon de

soleil, et les bois, tout baignés des gloires de l'été, n'ont pas plus de splendeur que leurs jours enchantés !... Ils seraient prêts à mourir l'un pour l'autre comme Dollard des Ormeaux est mort pour la colonie... O sublime, o divine folie de l'amour !... »

— Trois années se sont écoulées depuis que je fis leur rencontre dans le parc Lafontaine. Aujourd'hui j'ai revu le jeune ouvrier, conduisant doucement le long des plates-bandes en fleurs un jeune enfant dont les pas ne semblaient pas très assurés. Je l'ai reconnu tout de suite. Il a vieilli ; son visage a maintenant une expression douloureuse. J'allai vers lui ; il me reconnut aussi sans hésitation et je vis aussitôt qu'il allait me dire quelque chose de triste... J'allais lui demander : « Où est-elle ? » Mais il devina ma pensée et répondit à ma question avant qu'elle ne lui fut posée.

— « Elle est malade depuis six mois, malade au lit. C'est une maladie de poitrine, et elle tousse horriblement. Elle est trop vaillante, elle a tenu trop longtemps. Pauvre petite femme, elle

a bien plus de courage que de santé !... »

— Y a-t-il espoir de guérison, demandai-je, émue malgré moi de la tristesse de cet homme atteint dans ses plus beaux rêves, dans ses plus chères espérances...

— Le docteur ne veut pas se prononcer. Mais elle maigrit toujours et ses yeux se creusent... Si vous voyiez ce sourire triste ! dit-il. Elle était trop vaillante, bien sûr, qu'elle était trop vaillante ! Figurez-vous qu'elle cousait pour les autres sans que je le sache ; elle prenait toute la couture qu'on lui apportait. Sa chaise était dans la fenêtre, et quand elle avait un moment, vite, elle courait reprendre son aiguille. Mais, à la fin, elle a eu un gros mal de dos, et il lui a fallu se mettre au lit... Si elle part je vivrai pour notre petit ange. Regardez donc, comme il est beau ! »...

Et cet homme si jeune, écrasé sous le poids du chagrin, refoulant le sanglot qui montait à sa gorge, souleva dans ses bras et montra, triomphant, un petit garçon blond aux cheveux bouclés, potelé et souriant comme un

petit Jésus de cire. — « C'est pour lui qu'elle cousait, ajouta-t-il, et elle lui a acheté de belles petites robes. C'est pour lui que je travaillerai moi aussi ; ce sera ma consolation... »

Il regardait son enfant avec amour, et je vis que des larmes roulaient dans ses yeux. Honteux de ses larmes, et pressé de retourner vers « elle », il reprit d'un pas plus rapide le sentier brodé de plates-bandes où les géraniums fleuris tendaient aux feux du soleil leur cœur de velours...

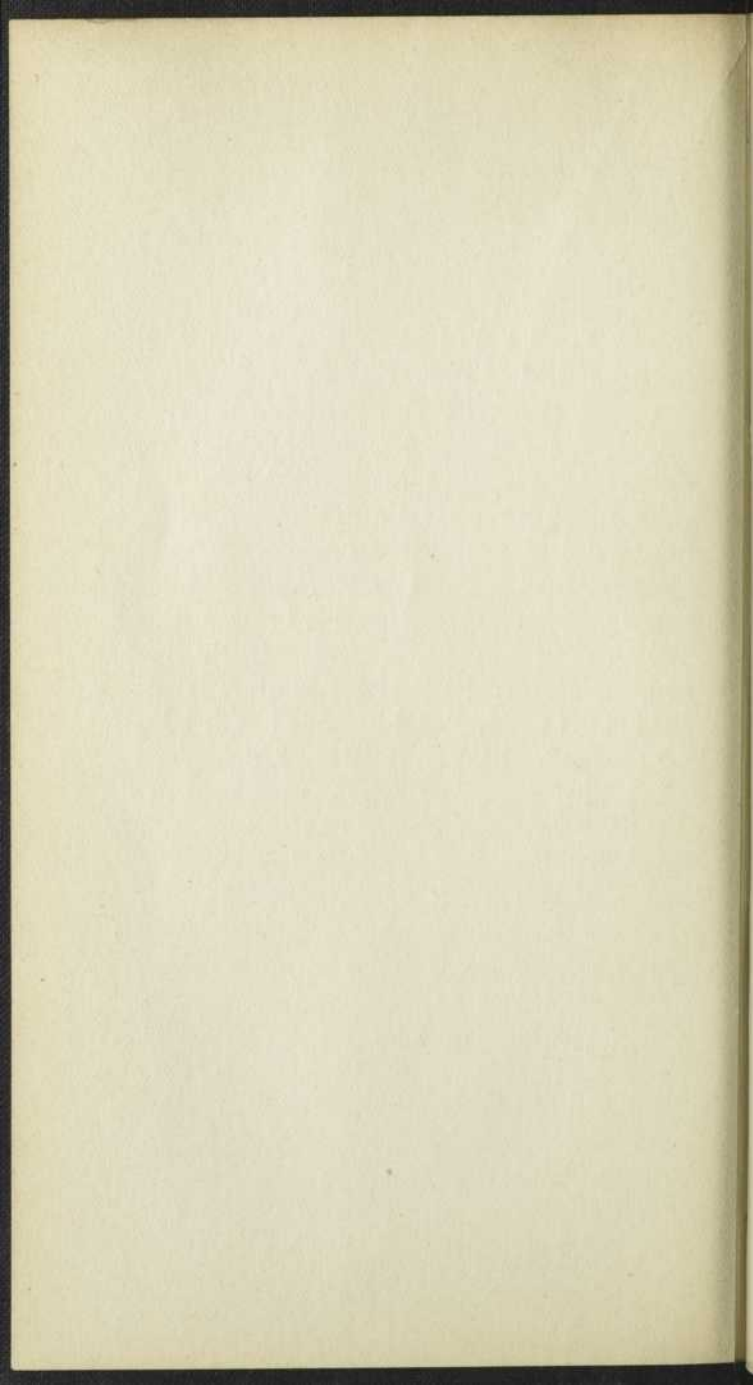
Et je songeais à ces tristes romans qui se déroulent derrière les fenêtres closes où se profile le doux visage des jeunes femmes tirant, tirant sans cesse leur fine aiguille...

Que d'héroïsmes obscurs, que d'incomparables dévouements se meuvent au fonds de ces logis de pauvres où une pâle et tremblante lumière s'allume fidèlement tous les soirs !...

Je songeais à ces douces jeunes femmes tirant, tirant leur aiguille auprès d'un berceau...

Le ciel, teinté de rose, mirait maintenant son visage dans le miroir uni

du lac, où les canards, glissant sans bruit, faisaient trembler de légers miroitements. Des cloches d'église jetaient dans l'air leur voix sereine, que l'écho semblait porter au bout du monde. Sur l'herbe, des oiseaux sautilaient, des enfants jouaient. Au loin, c'était toujours le bruit multiple des rues affairées. Et j'entendais encore, à travers la brume du crépuscule, mêlée aux bruits des cloches, aux piailllements des oiseaux, au roulement des voitures, cette phrase vivante, agréable et sonore : « Oh ! les bonnes oranges ! Oh ! les belles bananes ! Oh ! les « patates » blanches des Montagnes Vertes !... »





LE MAUDIT.

DANS un bois épais appelé *Forêt Noire* se cachaien — il y a de cela au moins cent années — quatre méchants, quatre bandits qui vivaient de meurtre et de rapine. Lorsque les voyageurs qui passaient par ce bois pour se rendre aux villes voisines, y faisaient halte pour la nuit, le repaire des bandits, portant l'inscription d'hôtellerie, devenait leur tombeau. Malheur à ceux qui s'arrêtaient dans cette misérable demeure ! Leurs corps haussaient le pavé de la cave et leur argent était arraché parmi la froideur des cadavres. Peu à peu ces crimes furent mis au jour. On découvrit que cette sinistre mesure était la tombe des voyageurs. Alors, personne ne voulant plus passer par là, on ouvrit un autre chemin, bien loin de la *Forêt Noire*.

Mais les bandits le découvrirent, et guettant les voyageurs, ils les égorgeaient la nuit avec leur couteau. Puis, ils envahirent les contrées voisines et pillèrent maisons et granges. Ils se construisirent près d'une rivière, avec des pierres arrachées aux montagnes, un moulin à vent dont les ailes noires tournaient, la nuit, avec un bruit d'enfer... C'est là que le blé volé aux fermiers d'alentour était moulu et mis en farine. Le grain de la terre nourricière, par une ironie singulière, devenait le pain de ces misérables...

Ils forgèrent eux-mêmes avec une rage diabolique, les barres de fer avec lesquelles ils murèrent les fenêtres de leur taudis. La terreur populaire ajouta des tableaux fantastiques à la sombre réalité. Plusieurs affirmèrent avoir vu Lucifer lui-même gardant la porte de cette affreuse retraite avec une lance de feu. D'autres croyaient que c'était là le vrai lieu de l'enfer...

Le plus jeune des quatre misérables était le fils d'un homme très estimé dans le pays. Sa mère, femme pieuse et distinguée, était en proie à la plus

grande douleur. Ses yeux, brûlés par les larmes, achevaient de s'éteindre, et son corps affaibli ployait sous le fardeau de cette douloureuse épreuve. Elle avait fait des vœux et des pèlerinages, accumulé les prières et les mortifications de toutes sortes pour la conversion de ce malheureux enfant, mais le Ciel était resté sourd à ses supplications, et son fils continuait de jeter la terreur sur son passage.

Pourtant, avec combien de soin elle l'avait élevé et de quelle piété elle l'avait entouré ! Enfant, ses yeux étaient pleins de douceur et son petit cœur était sensible et bon. Mais il y a parfois dans les âmes des mystères épouvantables. En grandissant, l'enfant devint cruel. Prenant plaisir à faire souffrir les bêtes, il usa de raffinement pour faire mourir les mouches, les rats, les chats. Il se réjouissait à la vue du sang. Devenu homme, sa cruauté fut plus étendue, plus dévorante. Tout ce qui respirait, tout ce qui palpitait, tout ce qui possédait la vie était pour lui un sujet de férocité. Il était le terreur des femmes, et les hommes

mêmes craignaient de le rencontrer. Tous le fuyaient avec effroi. On le surnomma *le Maudit*.

Or, un jour que, dans la *Forêt Noire*, il égorgeait un loup, il fut mordu si cruellement par la pauvre bête qu'il lui échappa des hurlements de rage. Il essaya de fermer la plaie béante, mais la douleur le fit crier davantage. Alors comme le sang coulait toujours, il tomba épuisé sur le sol. Il se releva après mille efforts, et parvint à se traîner au bord de la route, où il espérait recevoir du secours. Ce fut son père qui, le premier passa par là ! Il le souleva avec précaution et l'emmena à la maison où tous s'empressèrent auprès de lui. Sa mère mourante reposait dans son lit. Avec quelle émotion elle le revit !... Sur le visage du *Maudit* chacun épiait les signes du repentir. Mais son cœur paraissait endurci pour toujours... Il regarda sa mère avec froideur, et des éclairs sauvages passaient au fond de ses yeux...

La terre était toute blanche de neige. Noël approchait. Les toits et les cheminées, d'une blancheur immaculée,

brillaient sous le ciel clair, et le clocher de l'église s'élevait comme un doigt divin levé dans la nuit...

Le Maudit ne guérissait pas. Sa blessure encore ouverte, le tenait faible et sombre. Sa mère mourante avait dit — « Qu'on l'emène à la messe de minuit, et que Dieu nous vienne en aide ! »

La lune se leva, douce et pure, sur les toits dentelés du village, et les cloches sonnantes à toute volée annonçaient la sainte nouvelle. Le Divin Enfant est né ! Tous les cœurs battaient de joie, et, comme les Mages portant jadis l'or et l'encens, ils allèrent tous, les humbles et les riches, l'âme pleine de leur allégresse, ils allèrent tous s'agenouiller près de la crèche. *Le Maudit*, emmené sur un brancard, s'était assis indolent, parmi les fidèles.

L'autel ruisselait de pierreries et de lumières, et l'enfant Jésus, couché sur la paille, auprès de saint Joseph et de sa mère, souriait... Oh ! de quelle douceur était fait votre sourire, adorable petit enfant ! Quel souffle de bonté, de pardon, s'échappa de vos merveil-

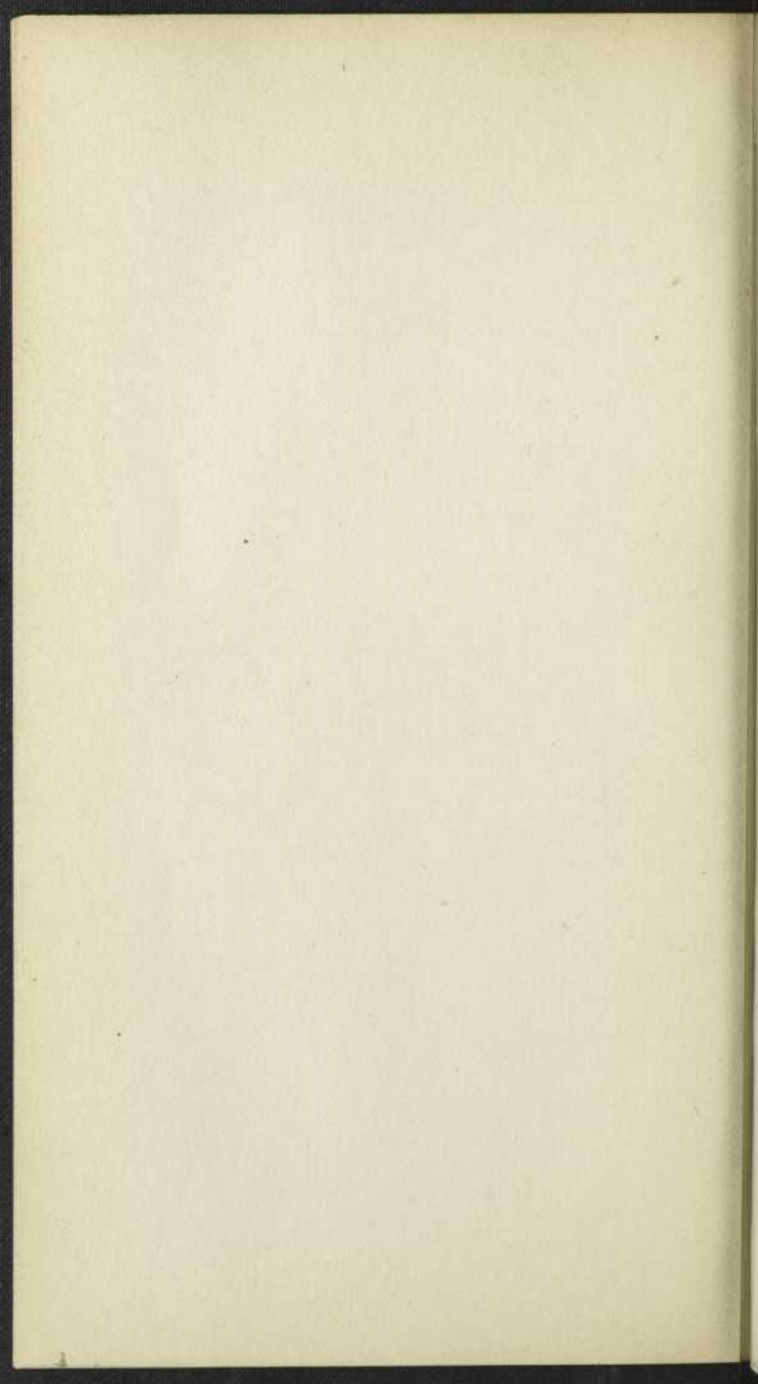
leuses lèvres ? Quel miracle prodigieux sortit de vos fragiles mains ? *Le Maudit* regardait, écoutait, et tremblait... Le vieil orgue dont la voix avait charmé des générations, faisait résonner les glorieux cantiques, expression de la foi vivante depuis des siècles... Et les fidèles, remplis de saisissement, adoraient et priaient....

Alors, du fond du passé lointain où la multitude des ancêtres sommeille dans l'ombre, les mystérieuses puissances de la foi surgirent. Elle envahirent l'âme sauvage du *Maudit*... Subjugué par la beauté de ce mystère enchanteur, il tomba à genoux, courbé jusqu'à terre... Le voile obscur tomba de ses yeux, la lumière se fit en lui, et brûlé de honte et de remords, il pleura abondamment, il versa un torrent de larmes...

Une joie délirante s'empara de la foule : les fidèles sortirent en chantant le *Te Deum*. Et longtemps après que les cierges se furent éteints, que les fumées de l'encens se furent évanouies, on pouvait voir encore à la lueur de la faible lampe de sanctuaire, entre Jo-

seph et la sainte Vierge, un colosse agenouillé, pleurant près d'un petit enfant !...

Sa mère, trop faible pour supporter cette grande joie, mourut le lendemain, en bénissant Dieu de lui avoir accordé la grâce si longtemps attendue. Et le *Maudit* retiré dans un cloître, expia par une vie de prière et de pénitence, ses horribles forfaits...





LE PORTRAIT.

L l'avait aperçue, cette belle Marthe L'Heureux, un soir de moisson, alors que le ciel était en feu, et qu'un petit ruisseau à l'eau fraîche chantait, tout proche dans les herbes humides... Les faucheurs harassés, le visage rouge et ruisselant, s'arrêtaient tour à tour de travailler, et sur le bord du ruisseau bienfaisant se penchaient pour boire. Les uns prenaient l'eau dans le creux de leur main, les autres buvaient à même, étendus dans l'herbe à plat ventre, et s'arc-boutant sur les deux bras. Ils s'essuyaient ensuite le menton sur leurs manches de chemise, et riaient de boire ainsi en rampant, comme on boit le long des sources quand on est enfant...

Il en venait de tous les champs d'a-

lentour pour boire à ce délicieux ruisseau que, à vrai dire, on n'avait avant ce jour-là jamais beaucoup remarqué. Mais, il faisait une chaleur intense. Les gorges étaient comme desséchées par cet air brûlant. Le soir devenait de plus en plus lourd. Le ciel, teint de rouge, semblait traîner dans ses plis les lueurs d'un grand incendie... Et les hommes, haletants, las des efforts de ce jour accablant, mêlaient leurs soupirs et leurs plaintes au souffle des chevaux que les taons mordaient aux jarrets....

Donc, c'était ce soir-là que Joseph Blanchet avait connu et s'était mis à aimer Marthe L'Heureux. Elle était venue avec d'autres filles des champs pour se désaltérer elle aussi à l'eau claire du ruisseau. À bout de courage, tout en sueurs, lui s'était assis là avec quelques autres hommes pour sentir au moins quelques instants la fraîcheur des herbes folles ombrageant les fossés... Et ces belles filles-là étaient venues. On avait parlé un peu de tout, de rien, et tous les deux ils s'étaient attardés jusqu'à la brunante, revenant ensuite

lentement derrière les charrettes pleines de gerbes... C'était son premier amour, et cet amour avait surgi comme par enchantement, pareil à un bouton de rose que l'on voit s'ouvrir subitement sous les ardeurs du soleil...

Il n'était plus jeune — ayant depuis plusieurs années dépassé la trentaine — et jamais aucune fille ne lui avait tourné la tête. Mais voilà que cette Marthe L'Heureux, toute mignonne, toute frêle, avec sa bouche petite et rose comme une fraise, ses yeux langoureux, ses cheveux d'or relevés en chignon sur la tête, comme les ont ces belles paysannes dessinées par les peintres, voilà qu'elle avait pris son cœur d'assaut, qu'elle s'était emparé de la forteresse de son âme toute neuve...

Et maintenant, il était amoureux à en devenir fou, à en mourir... Il ne se reconnaissait plus ; il n'était plus le même homme. Tout paraissait changé autour de lui, tout était embelli. Les oiseaux du bois chantaient avec une voix divine, les plus humbles fleurs lui semblaient ravissantes, les arbres avaient des frémissements qu'il ne leur

connaissait pas, des couleurs qu'il ne leur avait jamais vues...

Il allait la voir quatre fois par semaine, et lui faisait part de ses projets. Sa mère était morte depuis plusieurs années. Son père, qui était vieux, lui répétait souvent : — « Jos, — c'était son surnom — quand tu voudras te marier je te donnerai, comme je l'ai fait pour tes frères, un grand morceau de terre, avec des animaux, et tout ce qu'il faut pour t'établir... » Il était enfin prêt à accepter le don paternel. Il voulait se marier et devenir un « habitant » de progrès dont les champs seraient féconds et les granges bien remplies... Il parlait avec elle des plaines immenses où s'aligneraient les gerbes lourdes d'épis...

Elle semblait consentir à tous ses rêves, et chaque fois qu'il se rendait auprès d'elle, il revenait transporté de béatitude en songeant au bonheur qui se préparait...

Il avait choisi déjà, sur la terre de son père, le coin qui serait à lui, et où il voulait bâtir son nid. Il l'avait choisi éloigné de la route et des habi-



Il voyait déjà se profiler sur le bleu du ciel
la légère fumée de leur blanche maison...

tations, dans un isolement complet, car, en son âme jalouse, il aimait mieux que sa belle Marthe fut cachée aux regards des autres hommes et bien à l'abri de toute adulation... Un petit bois touffu masquait la montagne. De gros saules tortueux y poussaient leurs branches massives, étendues comme des bras protecteurs... C'est là qu'il élèverait sa maisonnette, toute blanche, avec un petit fournil à côté, et un jardinet où de jeunes pousses embaumeraient... Il voyait déjà se profiler sur le bleu du ciel la légère fumée de leur blanche maison... Et, de jour en jour, c'était pour lui un enchantement nouveau de préparer ainsi dans l'amour le bonheur de sa vie...

Or, un jour qu'il revenait dans sa voiture, transportant du bois équarri qu'il destinait à sa future demeure, il rencontra un ami qui s'empessa de lui apprendre une nouvelle terrible... — « Sais-tu, Jos, dit-il, que Marthe L'Heureux se marie la semaine prochaine avec un gros marchand de la paroisse de St-S? Tu sais, mon cher, les jolies filles c'est comme les oiseaux rares : quand on les

prend pas tout d'suite, c'est fini, ça s'envole, on les revoit plus ! »

— « Mon Dieu, qu'est-ce que tu dis-là ? » fit-il, étouffé, blanc comme un drap, fou de stupeur. Il porta la main à son cœur ; il lui semblait qu'une plaie venait de s'y ouvrir et que le sang coulait à flots. Il se sentait défaillir. Par instant, il douta de l'horrible nouvelle, se disant en lui-même : « Ça se peut pas, ça se peut pas ! Elle m'aime, elle me l'a dit ! »

Il passa une nuit affreuse, dans le cauchemar et la fièvre, se roulant dans son lit, se levant, se couchant, et ne pouvant fermer l'œil. Il enfonçait sa tête dans l'oreiller afin que ses sanglots ne soient pas entendus. Le lendemain, il se leva les yeux rougis, brûlés par les larmes. Et, vers, le soir, n'y tenant plus, il se rendit à la maison des L'Heureux, décidé d'apprendre la vérité coûte que coûte. Une jeune fillette, sœur de Marthe, vint au devant de lui. — « Ma sœur dit-elle, est partie en voyage... Vous pouvez pas la voir. » — Elle ne lui offrait même pas à entrer... Les choses étaient bien

changées... Après un moment d'affreux silence il se risqua enfin à demander : — « Dis-moi, ma fille, est-ce vrai qu'elle se marie... prochainement ? » L'enfant hésita d'abord, puis reprit ensuite avec fermeté et franchise : — « Oui, monsieur. Elle en a rencontré un qui est plus dans ses goûts... » Cette phrase tomba sur lui comme un coup de masse. Il s'enfuit, prenant le chemin de sa demeure, et marchant sans pensée comme un fou. Le soir, il ne rentra point à la maison. Il passa la nuit dans les bois d'alentour, allant au hasard, criant parfois comme une bête sauvage, et brisant les arbustes sous ses pieds, comme un forcené. Il tua plusieurs oiseaux avec des cailloux, et rentra chez lui le lendemain, les yeux injectés de sang et le cœur plein de haine...

Le jour du mariage, il ne tint pas en place, troublé, regardant sans cesse dans le vide comme un idiot. Caché derrière la haute clôture du jardin il regarda passer les voitures de la noce, et vit que Marthe était souriante, plus belle que jamais... Lui, il n'osa pas le regarder, craignant de lui sauter à la gor-

ge, et de l'étouffer là comme un chien !.. Cette pensée roula dans sa tête avec des lueurs de sang... Le tuer, lui, le voleur qui lui avait pris son bonheur... Le tuer... Pourquoi pas ? On a bien le droit de tuer le bandit qui vient pour nous dépouiller ? Et lui, n'était-il pas plus coupable que le voleur de grand chemin ?... La honte, le déshonneur d'être un assassin, l'horreur du bagne ou de l'échafaud... que lui importait tout cela maintenant ? De la vie il n'en voulait plus ; que pouvait-il en faire puisque sa bien-aimée n'était plus là ?... Et puis, après l'avoir tué, il pouvait fuir... Le bois est grand pour se cacher. On ne le retrouverait peut-être jamais. Il gagnerait les États, à pied à travers la forêt... Toute la journée il vécut avec son rêve de vengeance, les traits crispés, les poigns serrés, ayant déjà les gestes d'un assassin...

Dans la veillée, à la faveur de l'ombre, il se dirigea vers la maison des L'Heureux, dans le dessein d'accomplir son acte vengeur... Il marchait à petits pas et sans bruit. Dès qu'il voyait venir quelqu'un, il se jetait dans les

hautes herbes du chemin, et rampait le long des clôtures comme une couleuvre.. De loin, il aperçut à travers les fenêtres le va-et-vient des noces... C'était un soir d'octobre odorant et tiède. Toutes les portes étaient ouvertes. Il approcha avec des précautions extrêmes, et se faufila dans un recoin du poulailler où il pouvait voir sans être vu.

Des hommes rentraient et sortaient. Des femmes, les mains chargées de plats fumants, se pressaient dans la cuisine avec excitation. A table, il vit qu'on mangeait et qu'on s'amusait ferme. Les verres s'entrechoquaient, les visages souriaient, les rires grossissaient. Des goulots de bouteilles luisaient sous les feux de la lampe... Quelques hommes plus en gaieté que les autres chantaient par bribes des chansons populaires, des chansons d'ivrogne... Ces voix entremêlées, discordantes, pleines d'une bruyante griserie, montaient par-dessus tout le tumulte, couvraient tous les bruits, tous les sons.

— *Pendant que les femmes, que les filles*
[*fileront,*
Les hommes, les garçons boiront...

— *C'est, c'est, c'est du vin nouveau,*
Faut vider les bouteilles !
C'est, c'est, c'est du vin nouveau,
Faut vider les pots !...

Puis les bouteilles se soulevaient encore, les verres se remplissaient de nouveau, et les mêmes voix reprenaient, de plus en plus trainantes et folles :

— *Le roi de France,*
Qui n'est pas menteur,
Dit qu'il n'a jamais le bonheur
De boire à la rigolade
Avec de bons camarades !...

— *C'est c'est, c'est, du vin nouveau,*
Faut vider les bouteilles !
C'est, c'est, c'est du vin nouveau,
Faut vider les pots !...

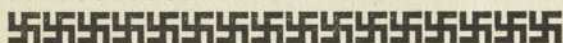
Des rires sonores succédaient à ces folles chansons, et des propos de toutes sortes s'élevaient du sein de la joyeuse tablée...

La mariée était là, au bout de la table, toute rose comme une rose des champs, et les cheveux blonds comme les blés... Joseph Blanchet la regarda longuement, avec une admiration farouche... Puis il fixa les yeux sur celui qu'il devait tuer... Il était là, à côté de Marthe, tout près, tout près d'elle, si près que son souffle tombait dans ses cheveux... Il bondit, prêt à s'élaner sur lui pour l'éteindre à la gorge... Mais, il se ressaisit. Cet homme était trop entouré pour qu'il lui fut possible de se rendre jusqu'à lui... On ne le laisserait pas passer, on l'arrêterait, et son affaire serait manquée... Non, le mieux c'était une balle, là, en plein dans le front. Il s'y connaissait dans la manière de tenir un fusil... Justement, dans cette fenêtre il serait bien d'aplomb. V'lan, le coup partirait, et l'homme serait déjà mort...

Il revint donc rapidement chez son père pour prendre le fusil accroché à une poutre. Il savait où étaient les boîtes à cartouches. Il reviendrait bien outillé, et ce ne serait pas long.... Quand il poussa la porte, la maison était

pleine du silence de la nuit. Rien ne bougeait ; tous dormaient. Il étendit donc le bras au plafond pour saisir le fusil... Mais, il s'arrêta net : quelque chose avait remué à côté de lui, quelque chose de mystérieux... Il se pencha. Le portrait de sa mère était là accroché au mur, et les yeux de la morte vivaient tout-à-coup, le regardaient dans l'ombre avec une tristesse indicible... Il se pencha davantage pour mieux voir. Le portrait semblait vivant... Les yeux s'ouvraient, se fermaient, s'ouvraient encore pour se fixer sur lui obstinément, amoureusement... Les lèvres remuaient aussi, et il lui sembla qu'elles disaient : « Mon fils, mon fils, que vas-tu donc faire là ? Vas-tu déshonorer ton vieux père et souiller le souvenir de ta mère pour cette fille qui ne t'aime pas ? Mon enfant ! Mon enfant ! Reviens à toi ! Souffre en secret dans ton âme, garde ton mal pour toi seul... Tu verras comme tu seras content, car toute souffrance finit par être de la joie... Reviens à toi, mon enfant ! mon enfant !... » Il écouta longtemps ces mots qui vi-

braient avec douceur dans la nuit... Longtemps les yeux de la morte le regardèrent, longtemps les lèvres murmurèrent : « Mon enfant ! Mon enfant ! » Alors, vaincu, désarmé, il pleura silencieusement toutes les larmes de ses yeux... Refoulant son désespoir et se reprenant à la vie, il devint, parmi ses frères paisibles, une âme à jamais douce et fermée.



LE DISPARU.

DES nuages gris roulaient dans le ciel calme et jetaient sur la mer des ombres remuantes. Quelques étoiles se reflétaient dans l'eau, et quand une légère brise passait, tout reflet disparaissait. Le soir commençait de fraîchir lentement. Les maisons — pour la plupart maisons de pêcheurs — se distinguaient à peine de la masse des monts qui dominant, en arrière, toute la rive gaspésienne. Le petit village d'Échouerie tombait, peu à peu, dans la tranquillité nocturne. Paisible le jour, il l'était davantage la nuit. Seul le flic-flac de la vague se faisait entendre, toujours régulier et monotone, dans cette solitude qui semble n'avoir pas de bornes. Dans cet horizon clair s'étendant à l'infini, il ne résonne aucun bruit de chemin de fer,

aucun grondement de manufacture. D'un côté la mer mouvante, mystérieuse et sournoise, de l'autre les montagnes lourdes de silence et de profondeur. Au pied des montagnes, près de la mer, se trouvait le groupe des maisonnettes, ternies par les brouillards et les pluies, basses et solides, habituées aux tempêtes et laides de tous les maux soufferts... Leurs petites fenêtres, recouvertes d'embrun et de sel, ressemblaient, dans la nuit, à de pauvres yeux éteints...

Un mince filet de lumière éclairait encore les bords de la mer où des barques de pêcheurs tardifs remuaient... Une lampe à l'huile au globe mince et reluisant jetait à travers une fenêtre un reflet tremblant. L'homme qui arrivait, portant sur son dos une charge de poissons, jeta tout cela, pêle-mêle, près de la maison, sur le sol sans herbe. Cette masse grise, grouillante, sautilante, ressemblait à de l'argent fondu. Il cria : « Femme ! » La jeune femme sortit pour contempler à son tour la pêche fructueuse.

— Ça été une bonne marée, hein,

mon cher ? Faut-il arranger ça tout d'suite ?

— Oui, ce sera mieux en cas qu'il mouille. Mais laisse-moi faire, je suis capable tout seul.

La vaillante femme s'obstina d'un air résolu.

— Non, non, j'vas t'aider. Les enfants dorment. Y a que l'Gros qui est dans sa chaise ; il va nous regarder faire. »

En effet, comme elle parlait, le rideau de la fenêtre était soulevé par une longue main pâle, et en même temps un petit visage souriant apparaissait, nez à la vitre, un visage souriant et triste... Celui qu'ils appelaient l'Gros était un garçon de douze ans, chétif, rachitique, aux deux jambes paralysées. Son beau visage souverainement pâle était illuminé par de grands yeux noirs d'une douceur incomparable. Toute son apparence était douloureuse, et sa voix elle-même était malade. Quelqu'un de leur entourage l'avait d'abord surnommé l'Gros, moitié par taquinerie, moitié par ironie, puis, à la fin, l'étrange surnom lui était resté.

Il passait toutes ses journées assis à la fenêtre donnant sur le fleuve. Ses yeux tristes, qui semblaient toujours prêts pour les larmes, suivaient les bateaux à voiles, les chalutiers et les grands vaisseaux à vapeur qui se succédaient sur l'eau bleue. Il en passait de toutes formes et de toutes dimensions. Il les comptait en levant ses doigts secs dans la vitre. — « Aujourd'hui ça fait vingt depuis le matin, ou bien, ça fait quinze sans parler des chaloupes... « ...sa mère souriait à son jeu naïf toujours pareil, et l'entourait de ses soins attentifs.

C'était une femme accomplie que cette Marie Lepage. Courageuse, forte des bras comme un homme, habituée comme les morutiers aux manœuvres du large, et savante aussi dans l'art de relever les filets. Avec cela jolie, quoique lourde et de taille exagérée. Ses cheveux étaient roux, presque dorés, ses yeux d'un bleu rare comme le bleu transparent de la mer. Son sourire charmeur était de ceux qu'on admire sans pouvoir les analyser. Enfin, une de ces femmes agréables à voir et

que le gens du peuple appellent : des femmes avenantes.

Son premier mari avait été rapporté noyé au cours de ce terrible automne où de nombreux naufrages s'étaient produits dans le Golfe de Gaspé et sur les deux rives du Saint-Laurent. Une violente tempête de vent et de neige s'était abattue sur la péninsule. Les barges de pêcheurs avaient été emportées comme des brins de paille, les bricks norvégiens, chargés de bois de fuseau, avaient été traînés au bout de leurs ancres, secoués, éventrés, démolis. Et l'on retrouvait ensuite les hommes d'équipage, morts et gelés sur la grève. Un d'entre eux, un jeune et robuste matelot, ayant réussi à gagner terre à la nage, succomba, hélas ! sur le seuil d'une maison où il devait enfin trouver du secours.

C'est dans ce terrible automne que Marie Lepage était devenu veuve. Son chagrin avait été immense. Son homme, parti pour la pêche le matin, n'était plus jamais revenu. La tempête s'était élevée, les barges avaient été renversées par des vagues semblables à

des montagnes. Pendant deux jours et deux nuits la mer furieuse avait battu les falaises. Le cœur serré, folle d'angoisse, elle était restée longtemps les yeux rivés aux flots, attendant le retour de celui qui ne revenait pas. Rien, rien, toujours rien. La mer s'était apaisée, le vent s'était calmé, quelques autres pêcheurs avaient été sauvés, mais lui n'était pas revenu. De sa barge elle-même aucune épave n'avait été retrouvée. Il n'y avait donc plus d'espoir de le revoir jamais.

Elle accepta dans les larmes sa triste vie de veuve pauvre, s'engageant pour faire la pêche, arrangeant ici et là les filets, étant au besoin cordonnrière et couturière, trouvant moyen, enfin, de vivre et de faire vivre ses deux enfants. Elle apprit plus tard que son mari — des rescapés disant le reconnaître — avait été enterré avec plusieurs autres noyés dans le petit cimetière de Percé.

Un ans, deux ans s'écoulèrent... Marie Lepage, qui était jolie veuve et reconnue pour une femme accomplie se remaria avec un brave pêcheur de l'Échouerie. Il était de quelques années

plus jeune qu'elle. Ils vivaient dans une modeste aisance, faisant un ménage modèle. Il était doux, vaillant, économe. C'était un homme de cœur et d'énergie qui n'avait pas cette nonchalance commune aux races de pêcheurs. Toujours levé de grand matin, beau temps, mauvais temps, il était le premier à regagner la mer et le dernier à la quitter. Marie qui, de son côté, faisait tout de ses mains, lui apportait un grand soutien. Aussi parvenaient-ils à « se mettre quelque chose de côté » tout en embellissant parfois, leur foyer d'un meuble neuf qu'ils faisaient venir de Montréal ou de Québec.

Leur vie laborieuse s'écoulait dans une sorte de paix rayonnante, et il arrivait parfois que des voisins, témoins de ce bonheur, lançaient des phrases expressives comme celle-ci : « On peut dire que vous êtes une femme chanceuse vous, Marie ! Bien plus heureuse avec celui-là qu'avec l'autre, pour sûr !... Il y a de la différence comme le jour et la nuit... » Elle penchait la tête discrètement, ne pouvant alors s'empêcher de songer malgré elle à ces

tristes jours où le premier mari, le disparu, négligeait son ouvrage et buvait plus que de raison... Mais elle l'avait aimé tout de même et l'avait beaucoup pleuré... Alors, chassant ces sombres pensées, elle se reprenait à aimer davantage le bon et vaillant garçon qui lui donnait une existence paisible et qui ne faisait pas de différence entre les enfants de l'autre et les siens à lui...

Or, un jour, vers la fin de l'été, l'Gros, comme d'habitude, dévorait des yeux, dans la fenêtre, les bateaux qui passaient sur le fleuve. Il les comptait, chacun son tour, sur ses doigts longs et secs, qui résonnaient lugubrement contre la vitre. Sa chemisette blanche au collet retombant, entr'ouverte sur sa poitrine, laissait voir une respiration faible et lente, et un petit cou décharné. Son visage triste et douloureux était par moments illuminé des éclairs de ses yeux noirs singulièrement beaux. Il regardait avec obstination les fines goélettes glissant sur l'eau bleue, les lourdes et rustiques barges dont le poids alourdit la marche, et, dans les remous du large, les bandes de marsouins qui na-

gent à fleur d'eau en faisant un sillon d'une blancheur de neige.. Il ne se lassait pas de regarder surtout les gros bateaux européens au tuyau multicolore qui fendent la vague de leur masse énorme, et passent en soufflant comme une monstrueuse bête...

Les teintes superbes du crépuscule commençaient de s'effranger dans le bas du ciel. Les maisons semblaient toucher aux nuages, qui passaient, poussés par le vent comme des voiles... Des parfums maritimes montaient des grèves... Des senteurs de varech et de sel se mêlaient à l'âpre et résineuse odeur des forêts... C'était l'approche de la fin du jour avec sa douce et reposante beauté...

Les barges de pêcheurs, voiles tendues, misaines au vent, quittaient le large. Le « Gros » en surveillait la marche avec intérêt, quand soudain, d'une voix grêle il dit vivement : « M'man, v'là un homme qui vient, un homme que je connais pas ! »... Elle se pencha dans la fenêtre. En effet, un homme mal habillé, mal chaussé, la barbe épaisse, ayant presque l'air

d'un mendiant. Des « quêteux » il en passait rarement dans cette région isolée, et si loin des grandes villes. Quel était donc cet homme et que pouvait-il venir faire ? Comme il faisait déjà brun elle ne distinguait pas bien son visage, d'ailleurs à demi caché sous les bords d'un vieux chapeau. Il avançait lentement, jetant partout des regards furtifs. Elle ouvrit la porte, et l'apercevant il entra. Il tremblait de tous ses membres, et roulait nerveusement entre ses doigts son chapeau de feutre aux bords usés. Il avança encore plus près d'elle, et, s'arrêtant dans la lumière d'une fenêtre, il dit d'une voix sourde : « Voyons, tu me reconnais pas, Marie ? »... Alors elle jeta un cri terrible : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Cela se peut-il ? Cela se peut-il ? »... Elle restait atterrée, folle de surprise, ne pouvant plus prononcer une parole... Il lui disait : « Aie pas peur, aie pas peur, je suis pas mort ! »... Ah ! oui, elle reconnaissait bien cette voix qu'elle avait si bien connue... L'homme qui était là, devant elle, c'était *le Disparu*, son premier mari, celui que

tous croyaient noyé, et qu'on disait enterré dans la cimetièrre du Percé!...

Navrée, pâle comme une morte, elle le regardait avec frayeur, comme on regarderait quelqu'un qui viendrait de sortir du tombeau. L'œil sombre, les cheveux en désordre, la bouche marquée d'un pli mauvais, il était bien un être de ténèbres qu'on pourrait croire sorti des profondeurs de la mort. Elle le regardait, épouvantée, ne pouvant en croire ses yeux et ses oreilles. — « Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurerait-elle, cela se peut-il, cela ce peut-il ? »... Son premier mari vivait, et elle était remariée, et maintenant qu'il venait reprendre sa place, l'autre serait obligé de s'en aller... Cette pensée lui poignarda le cœur comme un glaive. Tout tournait autour d'elle ; il lui semblait que son cœur cessait de battre, et que la vie en elle se retirait. Elle se jeta sur le bord de la table en sanglotant...

Des pensées de révolte se faisaient jour dans son esprit bouleversé. Non, non, cela ne se pouvait pas ! cela ne se ferait pas ! Elle aimerait mieux mourir que de laisser son Jean, cet homme

vaillant et loyal qui la faisait si bien vivre, et qui était bon pour elle au delà de toute expression ! Il ne buvait pas, lui. Jamais il n'avait porté un verre de boisson à sa bouche. Il ne chôlait pas non plus. C'est en ce moment affreux qu'elle voyait l'étendue de son amour pour lui. Celui qui était là devant elle, il est vrai que jadis elle l'avait aimé, et qu'elle l'avait pleuré avec amertume. Mais il était bien changé ; elle avait peine à le reconnaître... Il n'était plus le même homme... Quelque chose de méchant brillait au fond de ses yeux obscurs... Il avait l'air d'un homme dont l'âme est mauvaise, et dont la vie est pleine de laideurs cachées...

Elle le regardait à travers ses larmes, les deux bras levés devant elle, et sanglotant toujours....

Le Disparu jetait un regard curieux sur tout ce qui l'entourait. Il regardait avec un air d'admiration le beau poêle tout reluisant et neuf, et l'ameublement du modeste foyer qui révélait l'aisance et la paix... Les plus jeunes enfants prenaient leurs ébats autour de leur

mère. L'Gros était là, près de la fenêtre, assis misérablement dans sa chaise.

— Celui -là, questionne-t-il, c'est not' plus vieux ?

— Oui, dit-elle, en pleurant, il a été malchanceux, le pauvre ! » Un long silence suivit. Dehors, la nuit se faisait plus dense et le vent, qui montait de la mer, devenait plus âpre et plus froid. On n'entendait plus que le bruit de quelques rames qui frappaient avec cadence sur le rebord des vaisseaux, et les ténèbres maritimes montaient à l'assaut des côtes paisibles.

Le Disparu réfléchissait, ramassait ses idées. Puis, il dit, avec cet accent anglais qu'il avait acquis au contact d'équipages étrangers : « Écoute, Marie, j'suis pas venu pour te faire de la peine. J'voulais voir comment tu t'arrangeais. Puisque tu t'es mariée avec un autre c'est que t'as pas besoin de moè... J'vas m'en aller là-d'où j'viens. j'reviendrai pas jamais... Fais comme si j'étais mort... Tu sais, j'aime pas ça la pêche ; ça m'a toujours pué au nez... j'aime mieux le voyage, j'navigate comme matelot à bord du bâtiment an-

glais qui m'a ramassé l'année du gros naufrage. On voyage partout dans les océans, on voit du pays... C'est une vie qui est dans mes goûts... J'm'en vas ! Bonne chance !... Il prit son chapeau et disparut dans la nuit venteuse qui était maintenant profonde...

Les pêcheurs étaient revenus du large. Quand le mari rentra il trouva sa femme toute en larmes... Elle lui raconta la chose terrible qui s'était passée. Et tous les deux, ce soir là, ils veillèrent longtemps, près de la lampe, se rapprochant l'un de l'autre instinctivement, et tremblant encore de cette menace épouvantable qui avait passé sur leur bonheur...

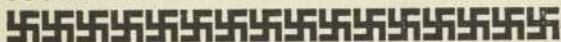
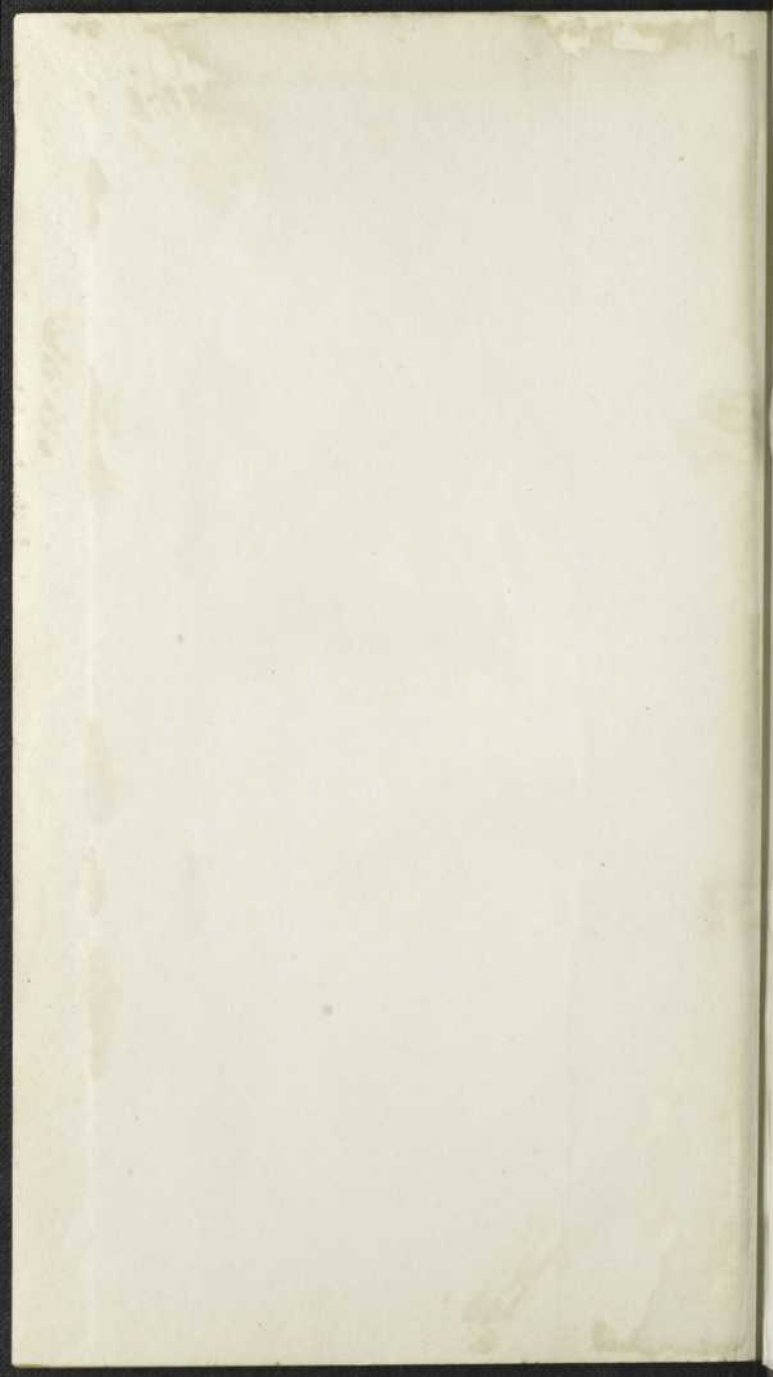


TABLE DES MATIÈRES.

Ivon Lefrançois	II
La légende de la petite Sœur Anne	21
La Dame aux Capucines	28
Histoire d'une jument noire	39
La fille d'adoption	53
Le Fantôme	65
Le Bateau noir aux voiles blanches	73
Simple histoire	79
Le Maudit	89
Le Portrait	97
Le Disparu.	III



Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: **FEB 2002**

Preservation Technologies

A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

BNQ



C 000 073 528